

CAHIERS DE LA SIES, n. 3

En hommage à Jacqueline Brunet

**Actes de la journée d'études organisée à la Sorbonne Nouvelle, le 23 mai 2024
dans le cadre du congrès annuel de SIES**

**(sous la direction de Pascale Budillon Puma
avec la collaboration de Laurent Baggioni)**

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction (par Pascale Budillon Puma) (p. 2) ;

Première partie : témoignages

2. Jacqueline Brunet (1930-2014), enseignante-chercheuse (Michel Morel) (p. 7) ;
3. Hommage à Jacqueline Brunet (Jean-Louis Roussin) (p. 16)
4. En souvenir de Jacqueline Brunet : une amitié qui a traversé presque un demi- siècle (1969-2014) (Antonio Bechelloni) (p. 19)
5. Hommage à Jacqueline Brunet (Marie-Anne Corbel) (p. 22)
6. Souvenirs, souvenirs, entre AFAUPEP et APIRP (Patrizia Felici-Bisson) (p. 24)
7. Jacqueline Brunet (Huguette Weil-Hatem) (p. 26)
8. L'AFAUPEP (Huguette Weil-Hatem) (p. 28)
9. Jacqueline Brunet, la précieuse linguiste, collègue et amie (Mathée Giacomo Marcellesi) (p. 33)
10. Jacqueline Brunet, l'italien et la philosophie (Pascale Budillon Puma) (p. 35)

Deuxième partie : travaux

11. Des phénomènes aux corpus. Ampleur et actualité d'une approche alors avant-gardiste (Catherine Camugli Gallardo) (p. 38)

12. Regard comparatiste de Jacqueline Brunet et son apport à la linguistique des langues romanes (Maria Helena Araújo Carreira) (p. 50)
13. Incontri di preposizioni (Maurizio Dardano) (p. 56)
14. D'une formation à l'autre. La linguistique historique enseignée par Jacqueline Brunet à l'heure des nouvelles pédagogies (Cécile Terreaux-Scotto) (p. 60)
15. Traduire Franco Sacchetti avec Jacqueline Brunet et Odile Redon (Laurent Baggioni, Sylvain Trousselard) (p. 68)

Troisième partie : annexes

16. Photographies (Michel Morel) (p. 75)
17. Éléments biographiques (Pascale Budillon Puma) (p. 76)
18. La revue *Perusia* (p. 79)
19. Programme de la journée d'études (p. 83)

Introduction

Jacqueline Brunet nous a quittés en août 2014. *Le Monde* du 12 septembre suivant publiait deux avis de décès où ses collègues italianistes rappelaient « Le souvenir indélébile de [s]a radieuse humanité, d'un savoir qu'elle aimait partager, d'une générosité rare », cette « éminente italianiste et grammairienne, généreuse enseignante, première femme présidente de la SIES. » ... Que dire de plus ? C'est pourtant ce que nous avons tenté de faire le 23 mai 2024, en évoquant avec ses collègues et ami·e·s le souvenir de la personne et de son œuvre au service de l'italianisme, afin de la faire mieux connaître à nos collègues et, espérons-le, découvrir aux nouvelles générations. Notre rencontre et nos échanges ont également été l'occasion de combler certaines lacunes qui restent dans le récit de sa vie et la description de son œuvre, de corriger des inexactitudes, et de discuter enfin de la destinée et de l'impact de la *Grammaire critique de l'italien*.

Quand nous nous sommes retrouvé·e·s à la cérémonie d'adieu, il y a dix ans bientôt, un certain nombre de personnes, dont certaines étaient présentes lors de la journée d'études ont pris conscience qu'il fallait s'occuper de sauvegarder cette mémoire... Veuve, sans enfants ni famille proche, Jacqueline Brunet laissait un chantier ouvert, celui du remaniement de sa *Grammaire critique* qu'elle avait l'intention de republier après l'avoir amendée.

Peu de temps après, nous avons appris que, par disposition testamentaire, Jacqueline exigeait de son légataire, l'UNICEF, la destruction de tous les supports et contenus informatiques – malgré tous les efforts que nous avons déployés, la catastrophe a eu lieu !

Depuis, diverses tentatives ont été faites pour tenter de sauvegarder au mieux la première et désormais seule version de la *Grammaire*. Jean-Louis Fournel, Professeur à Paris 8, a repris récemment contact avec les Presses Universitaires de Vincennes au sujet du sort de la *Grammaire*. Ne pouvant être ici aujourd'hui, il nous a adressé ce message : « *Je vous redis mon regret de ne pas être présent le jeudi 23 mai (je serai à Parme pour parler de "tyrannie" !) : en hommage à cette grande dame que fut Jacqueline j'aurais été présent si j'avais été à Paris.* »

Mais surtout la SIES a pris conscience que l'auteurice était une vaste personnalité, et qu'elle méritait bien cet hommage.

Déjà, lorsque la première idée de cette journée a germé, nous avons reçu des encouragements, et des appréciations enthousiastes. J'ai choisi les paroles des collègues qui n'ont pu être présents.

Je vais citer d'abord le linguiste et académicien de la Crusca Maurizio Dardano, qui en juin 2021 écrivait :

Ho incontrato Jacqueline Brunet, in varie occasioni, in Italia e all'estero e ho sempre nutrito sentimenti di stima e di ammirazione per la sua attività scientifica e didattica, svolta con piena dedizione e con passione. Ho presente la sua eccellente *Grammaire critique de l'italien* in 17 volumi, uno strumento che, grazie alla raccolta sapientemente ordinata di esempi di autore, si rivela prezioso per ogni italianista, ma che purtroppo non ha avuto la fortuna che meritava. Ritengo assai utile che tutti gli storici della lingua italiana possiedano l'opera, che è presente nelle più importanti biblioteche statali e universitarie italiane. Pertanto mi auguro che la *Grammaire critique* sia presto rilanciata e possa occupare un posto d'onore nel campo dell'italianistica.

Georges Virlogeux, qui vient de nous quitter, ex-président de la SIES, où il succéda à Jacqueline Brunet de 1990 à 1994, Professeur à Aix, et retraité à Lançon de Provence, nous a transmis ces quelques mots : « Je m'associe à l'hommage, que je sais unanime et chaleureux, qui sera rendu à Jacqueline Brunet (que j'ai eue comme prof dans les années 50 (!)) et dont j'ai apprécié hautement les exceptionnelles qualités intellectuelles et humaines. »

Marcella Diaz-Rozzotto, depuis Besançon, a été la curatrice des *Mélanges en hommage à Jacqueline Brunet* pour son départ à la retraite : 77 participants ont répondu à l'appel, il a fallu faire 2 volumes ! Son introduction aux *Mélanges* m'a été d'une grande aide pour l'essai de reconstitution de la biographie de Jacqueline Brunet. En mars 2023, elle me décrivait ainsi par lettre l'arrivée à Besançon de Jacqueline Brunet :

Elle a dynamisé la Section, s'appuyant sur les spécialités de chacun de ses collègues, veillant à la carrière de chacun d'entre nous, sollicitant toujours l'adhésion et la collaboration des étudiants à ses projets, ne manquant pas de lier des rapports professionnels et amicaux avec les professeurs d'italien des lycées de l'Académie dans son travail inlassable pour la défense de l'italien, ne ménageant pas ses interventions auprès des autorités de l'Université et du Rectorat.

Notre journée s'est ouverte par une matinée d'« ateliers » organisés avec des témoins et ami·e·s de la vie de Jacqueline Brunet, en regroupant leurs témoignages autour de 4 noyaux :

1) Les années à Lyon : Michel Morel (professeur agrégé d'italien honoraire, ex-chargé de cours aux universités de Vincennes, Tours et Poitiers, créateur et modérateur du forum *Profitalien*), Jean-Louis Roussin (IA-IPR d'italien honoraire).

2) Les années Vincennes-Paris 8 et la *Grammaire critique de l'italien* : Antonio Bechelloni (Université de Lille 3), Pascale Budillon Puma (Professeur émérite à l'UPEC, ancienne élève de l'ENS de Fontenay), Michel Morel.

3) Les années Besançon : Antonio Bechelloni, Marie Anne Corbel Mollaret (Professeur d'italien à la retraite, ex-assistante agrégée à l'université de Besançon).

4) Les rapports avec l'enseignement secondaire et Perugia : Patrizia Felici-Bisson (Professeur d'italien à la retraite, membre du conseil de l'APIRP), Huguette Weil-Hatem (ex-professeur au CNED et chargée de cours à l'université Paris 8).

Nous avons rassemblé les textes de ces différentes interventions dans une première partie intitulée « Témoignages ». Dans la seconde partie de la journée, nous avons concentré les communications scientifiques de Catherine Camugli (université Paris Nanterre, Laboratoire Modylo UMR 7114), de Maria Helena Araújo Carreira (université Paris 8, Laboratoire d'Études Romanes), de Cécile Terreaux-Scotto (université Grenoble Alpes, LUHCIE), de Laurent Baggioni (Sorbonne Nouvelle, CERLIM, EA 3979 LECOMO) et Sylvain Trousselard (université Lyon 3), qui montrent combien les travaux de Jacqueline Brunet conservent une certaine actualité. Les textes que nous avons reçus ont été regroupés dans une partie que nous avons appelée « Travaux ». Enfin, une troisième partie constituée d'annexes complète l'ensemble.

Pascale Budillon Puma

(Professeur émérite à l'UPEC, ancienne élève de l'ENS de Fontenay)

Première partie

Témoignages

Jacqueline Brunet (1930-2014), enseignante-chercheuse

Le premier hommage rendu à Jacqueline Brunet par ses pairs et amis a été la publication en 1997 de deux volumes d'articles réunis par Marcella Diaz-Rozzotto (980 pages au total, 77 articles, 75 auteurs, avec le soutien de 37 personnalités). Hommage exceptionnel, mais il y était peu question de la Grammaire de Jacqueline et de la façon dont celle-ci l'enseignait, si ce n'est dans le premier article, de Denise Alexandre, qui déclarait dans son introduction rejoindre – c'est le verbe qu'elle avait employé – « les perspectives pédagogiques et critiques propres à Jacqueline Brunet ». C'était l'hommage singulier d'une collègue, c'était peut-être aussi celui de l'ancienne étudiante de Jacqueline que Denise Alexandre-Gras avait été.

Ancien étudiant de Jacqueline également, j'avais été bouleversé par sa disparition brutale au moment où, disait-elle, elle arrivait enfin au bout de son travail de révision de sa grammaire monumentale (17 volumes, publiés de 1978 à 2011, occupant 25 cm en largeur dans une bibliothèque, 3694 p. au total), avec l'espoir d'une nouvelle publication, d'ailleurs annoncée sur le site de l'Accademia della Crusca. Travail de révision désormais définitivement perdu.

Aussi cette journée vient-elle combler une lacune.

Concernant la personnalité de Jacqueline, beaucoup de choses ont été dites, par l'excellente biographie écrite par Marcella Diaz-Rozzotto et par l'émouvant faire-part que ses amis de l'université de Franche-Comté ont fait paraître dans *Le Monde* du 12 septembre 2014, que chacun a signé de son nom, ce qui est plutôt exceptionnel pour ce genre d'annonce : « Elle laisse chez tous ceux qui ont eu le privilège de la connaître le souvenir indélébile de sa radieuse humanité, d'un savoir qu'elle aimait partager, d'une générosité rare. »

Elle était rayonnante, en effet, et elle était généreuse, de son temps et de son travail. Je n'ai connu qu'une personne plus travailleuse qu'elle, son mari, mais chez lui cela dépassait les bornes de l'imaginable.

« Partager » le savoir, c'est bien le moins qu'on puisse attendre d'un enseignant-chercheur. Mais aimer le partager, c'est à la fois la première condition pour réussir à bien le faire, et c'est aussi la preuve qu'on a réussi à bien le faire.

Quant au « souvenir indélébile » qu'elle a laissé, les messages d'anciens condisciples, que j'ai reçus lors de l'annonce de son décès et de la tenue de cette journée, le prouvent indubitablement, comme celui-ci qui m'est parvenu récemment : « Que de souvenirs à l'évocation de Jacqueline Brunet ! Est-il possible d'avoir un compte rendu au moins de ton

intervention et de celle de Jean-Louis Roussin ? » (M.-F. Arnould-Filippini, professeure d'italien retraitée, 08/05/2024)

En voici d'autres qui font allusion à sa pédagogie : « Je sais que tu étais très proche de Mme Brunet, moi [je] m'en souviendrai comme d'une femme brillante qui à Lyon nous a apporté vraiment une bouffée de modernité et de liberté. » (M.-F Zana-Regniez, maîtresse de conférence retraitée, 18/08/2014) ; « La seule chose certaine c'est que j'ai vraiment apprécié la pédagogie incroyablement "moderne" de Jacqueline (ce n'était pas le cas de certain.e.s autres) et c'est toujours bien dans ma tête. Un contact hors du commun. » (Jacqueline Prin, professeure des écoles retraitée, 25/04/2024)

Un « contact hors du commun », en effet : nous aimions la simplicité des relations que nous avions avec elle, l'attention et la considération qu'elle avait pour chacun. Et l'admiration qu'on lui portait se doublait parfois d'un lien affectif très fort. Lorsqu'en 2010 le hasard m'avait remis en contact avec la deuxième condisciple que j'ai citée, voici ce qu'elle m'avait écrit en évoquant notre passé à Lyon : « J'ai revu une ou deux fois Jacqueline Brunet à la SIES : quelle classe cette femme, on était tout un groupe de filles à la trouver géniale ! » (M.F. Z.-R., 01/02/2010)

Lyon (1964-1968)

En 1964, les locaux de la rue Pasteur ne pouvaient plus accueillir les bacheliers de plus en plus nombreux en raison de l'arrivée des jeunes nés au début du baby-boom, même si le pourcentage de bacheliers dépassait à peine 12 % de la génération (12,25 % en 1966). C'était celle-ci qui augmentait, pas le pourcentage de réussite (de 1962 à 1967, celui-ci avait peu varié : environ 61 % en moyenne avec une chute en 1966 : 49,8 %). Aussi, tous les cours de propédeutique Lettres étaient dispensés à la Doua, à l'époque un champ de boue, dans un bâtiment qui venait d'être construit et comprenait quatre amphithéâtres de 450 places. Il héberge aujourd'hui le Théâtre Astrée de Lyon I.

Jacqueline avait 34 ans et était maître-assistante. Elle nous a tout de suite impressionnés par son assurance, son aisance. En italien, il n'y avait pas cet anonymat qui régnait dans d'autres disciplines. Chacun avait l'impression de compter. Les moments où elle mettait pendant quelques secondes une distance entre elle et nous, pour remettre quelqu'un à sa place, étaient rares, mais ceux qui étaient concernés s'en souvenaient. Son regard bleu prenait alors la couleur de l'acier.

Ses cours (d'une durée de 2h, avec une pause) se déroulaient le vendredi après-midi. Nous étions au total plus d'une centaine, répartis en deux groupes. Elle assurait l'un des deux cours de version. Ce n'était pas un cours de traduction sec, technique, désincarné. Elle profitait des occasions fournies par les textes non seulement pour traiter des points de grammaire et nous faire réfléchir sur des faits de langue, mais aussi pour nous parler, ou faire parler ceux qui le pouvaient, des auteurs, des textes, de l'Italie et des Italiens. Ses cours étaient imprégnés d'Italie, c'est ce qui nous avait plu au lycée ! Beaucoup d'entre nous ne se destinaient pas à la licence d'italien, mais ils venaient chercher de l'Italie à ses cours.

Ce qui était frappant, c'était son goût pour le travail collectif. Elle faisait en sorte que la traduction retenue apparaisse comme le résultat d'un travail collaboratif, elle ne fournissait pas de « corrigé ». Nous prenions goût à discuter, à critiquer. Il y avait, comme on le dit communément, une bonne participation.

La traduction étant pour la plupart d'entre nous une nouveauté, nos devoirs étaient notés sur cent (type de notation sans doute connue en classe préparatoire ; $80 = 0$).

En plus de la traduction, elle nous donnait des exposés à faire, des comptes rendus de lecture des livres qu'elle nous prêtait. Et déjà, elle nous demandait de relever des énoncés qui nous surprenaient sur le plan grammatical et nous en discussions. J'étais tombé sur *Fontamara* de Silone.

Ainsi, par sa pédagogie, par le contenu de ses cours, par la participation des étudiants qu'elle sollicitait et suscitait, Jacqueline opérait une transition entre le secondaire et le supérieur. C'était conforme au rôle officiel de cette année de propédeutique.

Son cours de grammaire donné en licence avait fait l'objet d'une publication de 4 polycopiés, édités par l'AGEL (Association Générale des Étudiants Lyonnais) de 64 à 68. Les deux premiers au moins avaient été manifestement tapés par plusieurs étudiants, sans doute d'après leurs notes, au moins en partie.

L'examen de ces fascicules nous permet de constater une évolution dans la démarche de Jacqueline.

Dans le 1^{er} (cours de 63-64, sans avant-propos) les exemples tirés de la littérature, relativement peu nombreux, servent à compléter une règle qui figure dans les grammaires normatives ou qui diffère de celle du français. Il y a quelques allusions à la langue parlée et à la liberté que s'accordent quelques écrivains, pour reprendre ses propres termes, par exemple Moravia. Mais le cours, tel qu'il apparaît dans le polycopié, est essentiellement normatif et contrastif, avec quelques notations historiques.

Dans l'avant-propos du 2^e fascicule (cours de 65-66), Jacqueline expose ses choix :

Fallait-il [...] se cantonner dans une optique rigoureusement normative ou opter pour une grammaire qui, laissant sa place à l'élément descriptif, accepte les faits de langue tels qu'ils se présentent – à condition, évidemment, que ceux-ci ne soient pas des phénomènes isolés ou manifestement incorrects ?

C'est cette dernière attitude qui a été retenue.

Cette version a donc une intention normative, mais elle est nettement plus descriptive : le corpus augmente, les nombreuses citations de 33 auteurs contemporains révèlent des usages et des variations qui ne sont pas signalées dans les grammaires normatives.

Le corpus s'accroît en proportion dans les deux suivants, qui ont sans doute été revus par Jacqueline. L'avant-propos du troisième mentionne la coopération des étudiants.

Quant au 4^e et dernier fascicule, édité sans avant-propos, je pense qu'il a été réalisé au moins en partie à partir des notes de Jacqueline, et laissé en quelque sorte en cadeau aux étudiants lyonnais qu'elle s'apprêtait à quitter. On y remarque une orientation critique plus marquée. Par exemple, à propos du choix entre *di* et *che* pour introduire le complément comparatif, on lit cette conclusion d'un long *nota bene* :

En résumé, il faut retenir que ces méthodes, ces classifications [celles proposées par les grammaires normatives de référence] n'ont qu'une valeur indicative, qu'elles rendent compte de la plus grande fréquence d'emploi, et que la langue, souple et vivante, ne saurait être enfermée tout entière à l'intérieur de cadres trop rigides.

Le fascicule de Vincennes, *Cours de grammaire descriptive de l'italien*, de 1969, publié sur un support de meilleure qualité que les précédents, est une reprise de ceux de Lyon, revus et améliorés, avec un corpus nettement augmenté. L'avant-propos est mot pour mot celui du 2^e fascicule de Lyon, auquel Jacqueline a ajouté un paragraphe pour remercier les étudiants de Lyon. Elle les remerciera encore dix ans plus tard dans son introduction au 1^{er} volume de sa *Grammaire critique*.

Elle avait envoyé ce fascicule vincennois avec une dédicace à ses anciens étudiants lyonnais qui avaient le plus coopéré et collaboré, voire qui coopéraient encore à distance. C'est dire l'attention qu'elle avait pour eux. Elle mentionnera presque systématiquement la coopération de ses étudiants dans les avant-propos des 17 volumes de sa grammaire, y compris le dernier, alors qu'elle était retraitée depuis 16 ans.

Alors je crois comprendre ce que mes deux anciennes condisciples entendaient par « modernité » : c'était ces pratiques pédagogiques coopératives, collaboratives, dynamiques, ces pratiques d'argumentation contradictoire et collégiale, qui sont celles du travail scientifique ; c'était ce travail collectif de construction d'un cours et de participation à une

recherche, qui aboutissait à une publication. Et puis, à défaut d'être « moderne », c'était nouveau et exceptionnel !

Quant à la bouffée de liberté, elle concerne incontestablement la liberté de parole, dans un cadre d'effectifs pléthoriques, dans un environnement de plus en plus étouffant et angoissant dans la deuxième moitié des années 60. Alors, quand mai 68 est arrivé, des étudiants dans l'ensemble peu politisés ont découvert en quelques jours qu'ils pouvaient prendre la parole et compter pour quelque chose, avec Jacqueline à leurs côtés. Après avoir appris à contester les « cadres trop rigides » des grammaires normatives, ses étudiants sont passés à la contestation sociale. Voici ce que déclarait en 2018 Francine Demichel, future présidente de Paris VIII et directrice des enseignements supérieurs de 1998 à 2002, à une journaliste du quotidien *Le Progrès* de Lyon :

On s'ennuyait, et tout à coup, des gens prenaient la parole. C'était une violence superficielle qui répondait à la violence de la société [...]. Oui, c'était quelques étudiants et enseignants. Mais ils n'en pouvaient plus d'une société sclérosée. Et cela a été une bouffée d'oxygène irréversible. (voir sitographie)

Impossible de ne pas parler des événements de 68 à la fac de Lyon, car ils ont influé sur la suite de la vie professionnelle et privée de Jacqueline. Parallèlement, des miennes aussi.

Les étudiants et les enseignants de rang B avaient des raisons communes de se révolter contre l'autoritarisme, le mandarinat et les hiérarchies établies. Mais il y avait aussi le rejet commun de la réforme Fouchet de 1966. D'un côté, elle limitait les libertés de choix et d'orientation des étudiants et leur paraissait de nature à aggraver une sélection qui était pourtant déjà féroce ; de l'autre, elle encadrait de façon très stricte et nationale les filières et posait des problèmes d'encadrement des étudiants car les facultés ne disposaient pas toujours des moyens permettant d'assurer les enseignement requis.

« Retrait du plan Fouchet » figurait encore sur les banderoles dans les manifestations en 68.

Les enseignants de rang B, de plus en plus nombreux, avaient eux aussi de bonnes raisons d'être très mécontents, non seulement du mandarinat (ils n'avaient pas voix au chapitre), mais aussi de leurs perspectives de carrière. Loin de partir d'une bonne intention (titulariser les assistants), la création du corps des maîtres-assistants en 1960 révélait la décision de ne pas augmenter les postes d'enseignants de rang A, bloquant ainsi la carrière des enseignants de rang B. Ceux-ci ne se percevaient plus comme de futurs pairs des enseignants de rang A, mais

comme des subordonnés voués à des tâches et à une carrière subalterne. C'est l'une des raisons qui les ont incités à rejoindre la lutte des étudiants.

Pour les premiers comme pour les seconds, il y avait des raisons proprement politiques à la révolte. Mais je suis convaincu que c'est l'inquiétude pour leur avenir dans la société pour les uns, à l'université pour les autres, qui a entraîné dans le mouvement de contestation un grand nombre d'étudiants et d'enseignants.

En italien, nous nous heurtions au refus de discuter de l'équipe enseignante, qui, à l'exception de Jacqueline, a toujours fait corps autour du chef de département qui venait perturber nos réunions. Nous avons fini par nous réunir à l'AGEL, parfois avec Jacqueline qui avait été, dès le début, notre seul soutien. André Bouissy était très peu présent et avait déjà la tête et un pied à Paris.

La suite est racontée dans le premier volume d'hommage que j'ai cité. L'atmosphère étant devenue irrespirable pour elle au département d'italien, Jacqueline a accepté la proposition du Conseil provisoire de Vincennes de rejoindre son équipe pédagogique, avec enthousiasme, mais pas sans états d'âme.

Dans le courant du mois de décembre, au sortir d'une réunion, l'assesseur du doyen, Jean-René Derré, m'a proposé de transférer mon dossier à la faculté de mon choix. J'ai choisi Vincennes.

Vincennes (1968-1971)

Vincennes était fait pour Jacqueline, comme elle était faite pour Vincennes. Tout chez elle s'accordait avec la nature expérimentale du CUEV (Centre Universitaire Expérimental de Vincennes), où elle s'était tout de suite trouvée parfaitement à l'aise : son extrême sensibilité démocratique, son engagement total chaque fois qu'une cause était à défendre, son goût pour le débat et la polémique, pour l'expérimentation, son refus de la hiérarchie... Elle considérait que les autres étaient tous d'une égale dignité, qu'ils soient professeurs, assistants, étudiants, étrangers, français, bacheliers, non bacheliers, secrétaires, prisonniers... tous. Seul comptait à ses yeux le désir d'apprendre et de s'engager.

Je raconte deux anecdotes pour montrer à quel point elle ne transigeait jamais et pouvait avoir la dent dure quand quelqu'un la décevait en ne respectant pas les valeurs qu'elle défendait.

Il était question d'envoyer un enseignant représenter le département dans une instance administrative du CUEV. Un collègue, de rang A, trouva tout naturel d'y aller. Réaction de

Jacqueline, malgré son affection pour le collègue concerné : « Eh bien voilà, Morel, les vieilles habitudes reviennent au galop ! ».

Alvaro Rocchetti nous avait signalé qu'un linguiste connu donnait une conférence. Nous y sommes allés. La conférence nous avait vivement intéressés, le conférencier était brillant. Nous l'avons invité ensuite à aller prendre un pot. Au cours de la discussion, je voyais bien que le visage de Jacqueline manifestait une certaine exaspération. Quand nous nous sommes retrouvés seuls, elle a lâché : « Eh bien, il n'est pas toujours bon de chercher à mieux connaître certaines personnes ! » Il avait en effet parlé avec suffisance et condescendance de ses disciples, qui allaient continuer son œuvre...

L'ouvrage *Vincennes ou le désir d'apprendre* qu'elle a co-dirigé, expose les novations révolutionnaires de ce CUEV, qui sont saluées par des témoignages venant de tous les horizons : pluridisciplinarité, bien sûr, interdisciplinarité, transdisciplinarité, enseignements nouveaux, nouvelles méthodes, accès des salariés et des non-bacheliers... tout fut simultanément mis en œuvre. D'où le flux croissant d'étudiants poussés non seulement par le « désir d'apprendre », mais aussi par l'espoir d'apprendre autrement.

Dans les années 70, Paris VIII est la plus connue et la plus attractive des universités françaises, ainsi qu'en témoignait déjà la proportion de 42 % d'étudiants de tous les pays qui y étaient inscrits. Son prestige était tel qu'on a cru bon de conserver « Vincennes » dans le nom de Paris VIII. Contre l'avis de ses alliés politiques de droite, Edgar Faure disait : « Vincennes doit continuer. » Je ne connais pas la proportion d'enseignants étrangers, mais ils étaient nombreux. Les artistes aussi.

En italien, il y avait des couples de travailleurs qui venaient ensemble reprendre des études qu'ils n'avaient pu achever, la femme du directeur du Musée de l'Homme qui devait avoir plus de 40 ans et a réussi à devenir professeur d'italien, une PEGC d'italien, de jeunes bacheliers, la femme d'un syndicaliste que j'avais connue à Lyon, des Italiens, quelqu'un qui se destinait à enseigner l'hébreu et qui venait passer une licence d'italien...

Parmi les enseignants il y avait une architecte, une historienne de l'art, un spécialiste du cinéma italien (à l'époque ils n'encombraient pas les départements d'italien !), un éditeur, des Français, des Italiens...

Dans le bouillonnement de Vincennes, Jacqueline pouvait pleinement pratiquer sa profession selon ses convictions et ses goûts :

Ce travail doit beaucoup aux étudiants. Ceux de la Faculté des Lettres de Lyon, jusqu'en 1968, ceux de l'Université Paris VIII-Vincennes depuis dix ans. Plusieurs ont collaboré directement

la constitution du corpus ; tous ont participé au travail de réflexion. Mais nous tenons à dire que c'est dans l'irremplaçable climat pédagogique et intellectuel de "Vincennes" que cette participation active et critique a pu prendre la dimension d'un véritable travail collectif. (*Grammaire critique de l'italien*, vol. 1, p. XXV)

Parmi ses choix, je retiendrais ceux du travail collectif et du lien enseignement-recherche.

Jacqueline ne cessera de répéter que, dans son travail sur la grammaire, le lien entre l'enseignement et la recherche était inextricable.

Le travail présenté ici est le fruit de recherches menées, comme pour les précédents volumes, dans la cadre de cours universitaires. Le nous utilisé ci-dessous et dans le corps du volume n'est donc pas un nous de modestie, il reflète la réalité d'un travail en grande partie collectif, au moins en ce qui concerne l'élaboration du corpus et son analyse, auxquelles étaient consacrés les cours. (*Grammaire critique de l'italien*, vol. 17, p. 5)

La dénomination « enseignant-chercheur » apparaît avec la loi Savary de 84. J'ai lu récemment un article du sociologue François Vatin, « Enseignant/chercheur : un métier ou deux ? », publié dans la *Revue Française de pédagogie* (207/2020), où il explique pourquoi séparer les deux serait selon lui « profondément délétère pour l'idée même d'université », « institution où recherche et enseignement s'interfécondent en permanence ».

Je conclurai en disant que Jacqueline méritait au plus haut point cette appellation d'enseignante-chercheuse.

Michel Morel (professeur agrégé d'italien honoraire, ex-chargé de cours aux universités de Vincennes, Tours et Poitiers, créateur et modérateur du forum *Profitalien*)

Sitographie :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9691195w/f51.item>

(*L'élaboration des matériaux pédagogiques en italien*, Jacqueline Brunet, 1979, article suivi du compte rendu de la discussion)

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96912171/f13.item>

(*Un itinéraire grammatical*, Jacqueline Brunet, 1991)

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb35360615h>

(*Cours de grammaire descriptive de l'italien*, Jacqueline Brunet, 1969. Hélas, les 17 volumes de la *Grammaire critique de l'italien* ne figurent pas tous au catalogue de la BNF)

<https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb36702507p> et <https://pufc.univ-fcomte.fr/catalogsearch/advanced/result/?name=Hommage+à+Jacqueline+Brunet&sku=&isbn=&parution=&issn=>

(*Hommage à Jacqueline Brunet*, Textes réunis par Marcella Diaz-Rozzotto, 1997)

<https://journals.openedition.org/rfp/9266>

(*Enseignant/chercheur : un métier ou deux ?*, François Vatin, 2020)

https://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1968_num_9_4_1435

(*La sélection à l'université et sa signification pour l'étude des rapports de dominance*, Noëlle Bisseret, 1968)

<https://c.leprogres.fr/rhone-69/2018/11/01/des-profs-racontent-leur-mai-68>

(*Des profs racontent leur mai 68*, Muriel Florin, 2018. Article qui rapporte les propos d'Adolphe Haberer et de Claude Burgelin, deux amis de Jacqueline Brunet, et de Francine Demichel)

<https://archives-statistiques-depp.education.gouv.fr/SearchMinify/bcc24894a5947440b2cb1f10d3d4e2e4>

(*Études et documents : L'évolution du nombre des bacheliers (1851-1979)*. Voir en particulier la page 15)

Hommage à Jacqueline Brunet

Mesdames, Messieurs,

Je tiens à remercier les organisateurs de cette journée qui m'ont invité pour cet hommage rendu à Jacqueline Brunet dont je n'ai suivi l'enseignement qu'un an comme étudiant. Mes souvenirs datent de soixante ans !

Situons d'abord le contexte. Année universitaire 1963-1964 : j'entre en deuxième année de licence d'italien à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Lyon pour préparer les deux derniers certificats, à savoir *philologie et littérature*. Qui étaient alors les enseignants d'italien ?

- Jacques Goudet, Professeur, au savoir immense, aussi redouté que redoutable, spécialiste incontesté de cet exercice typiquement français qu'on appelle l'*explication de textes*.

- André Bouissy, Maître-assistant, spécialiste de la littérature italienne des XIX^{ème} et surtout XX^{ème} siècles, avec une approche le plus souvent psychanalytique dans l'étude des œuvres.

- Norbert Jonard, Assistant, qui venait de soutenir sa Thèse de Doctorat d'État sur Giuseppe Baretti et qui allait, d'ailleurs, bientôt quitter Lyon pour rejoindre Dijon et l'Université de Bourgogne où il fera toute sa carrière. Il nous enseignait le thème et la civilisation (Venise au XVIII^{ème} siècle).

- Charles Saint-Étienne, Chargé de cours, professeur agrégé au lycée Ampère. Il enseignait la civilisation (Florence et la Sicile au Moyen Âge). Il deviendra par la suite IA-IPR d'italien dans l'Académie de Lyon et, hasard de la vie, je devais plus tard lui succéder dans cette fonction et dans cette Académie. Il fut en tout cas mon maître en pédagogie.

Quatre hommes, quatre personnalités fort différentes mais extrêmement attachantes.

Et au milieu de ce quatuor masculin, il y avait une dame, jeune, belle, élégante, avec un charmant accent du midi : Jacqueline Brunet ou, comme nous disions nous autres étudiants, Madame Brunet. Elle était Assistante et elle enseignait (déjà !) la grammaire et la philologie. C'est elle qui nous préparait à ce fameux certificat de philologie qui nous faisait tous trembler de peur. Ce mot savant impressionnait : que cachait-il donc ? Nous subodorions que nous allions pénétrer dans les entrailles de la langue pour y découvrir Dieu sait quels mystères. Et nous voilà immédiatement propulsés dans un tourbillon de notions et de termes jusque-là inconnus : assimilation progressive ou régressive, métathèse, paroxyton, aphérèse, apocope... Nous étions désarçonnés et Jacqueline Brunet, en bonne pédagogue, ne tardait pas à s'en apercevoir. Elle appliquait aussitôt un double remède : la dédramatisation et l'encouragement.

Elle nous disait qu'elle-même avait eu quelques surprises en abordant la philologie, mais qu'assez rapidement elle avait compris l'intérêt de cette discipline. Il s'agit d'une science, aimait-elle à répéter, et comme toute science (même si elle n'est pas exacte) elle a ses codes, son langage, ses méthodes d'investigation. Glissez-vous dans le moule tout en aiguisant votre esprit d'observation, se plaisait-elle à souligner. La philologie exige rigueur, attention, mais également un peu d'intuition.

Nous avons dû très vite entrer dans le vif du sujet, d'autant plus que le programme imposé était plutôt dense : dix chants de l'*Enfer*, une vingtaine de poèmes extraits du *Canzoniere* et, de manière à ne pas rester uniquement dans le domaine toscan, on nous avait demandé de nous procurer *Lo cunto de li cunti* de Giambattista Basile, auteur napolitain du XVII^{ème} siècle : on devait étudier cinq nouvelles de la Première Journée.

Pour nous aider dans notre travail, Jacqueline Brunet nous avait conseillé deux manuels de philologie en usage à l'époque : le *Cours de philologie italienne* de Jean Nicolas et la *Grammatica storica della lingua italiana e dei dialetti toscani* de Wilhelm Meyer-Luebke¹

En plus, tous les samedis pendant quatre heures un atelier de philologie avait été créé : il était animé par une étudiante qui préparait les concours et qui était passionnée de philologie. Au cours de cet atelier nous rédigeons nos fiches de philologie qui allaient remplir plusieurs cartons à chaussures !

Parallèlement à la philologie, Jacqueline Brunet nous donnait quelques cours de grammaire italienne : je me rappelle l'emploi des modes et temps du verbe² et les prépositions³. À côté de la théorie, elle s'efforçait toujours de fournir des exemples tirés non seulement d'œuvres littéraires, mais encore de journaux et de revues, ce qui était assez novateur, et surtout elle nous exhortait à l'interrompre dès qu'on ne comprenait pas un mot ou une notion : pour elle l'élucidation devait être immédiate – à juste titre – et non pas différée quinze jours après.

Par son humanité et son sourire, par une pédagogie fondée sur la réactivité, Jacqueline Brunet parvenait à rendre attractives des matières qui, de prime abord, pouvaient apparaître arides et rebutantes, si bien que je conserve un excellent souvenir de cette année de philologie.

J'ai retrouvé Jacqueline Brunet quelques années plus tard :

¹ La célèbre *Historische Grammatik* de Rohlfs n'était alors disponible qu'en langue allemande. Elle sera traduite en italien à partir de 1966 : Gerhard Rohlfs, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, 3 vol., Torino, Einaudi, 1966, 1968, 1969.

² *Grammaire critique de l'italien*, vol. 16, PUV, 2008.

³ *Grammaire critique de l'italien*, vol. 17, PUV, 2011.

- à Besançon, lorsque j'avais cette Académie dans ma circonscription territoriale, pour essayer de mettre en place des séances de formation continue destinées aux professeurs d'italien du Second Degré ;

- dans le cadre de la SIES, quand elle fut Présidente de cette association de 1986 à 1990, où l'Inspection était invitée pour dresser le bilan de l'enseignement de l'italien dans le Secondaire ;

- en tant que Présidente de l'AFAUPEP (succédant à André Orsini, puis à Huguette Weil-Hatem) pour évoquer les heureux moments passés à Pérouse et surtout inciter les professeurs à s'inscrire à cette Université d'été.

Jean-Louis Roussin (IA-IPR d'italien honoraire)

En souvenir de Jacqueline Brunet :
une amitié qui a traversé presque un demi- siècle (1969-2014)

I

Mes liens d'amitié avec Jacqueline Brunet remontent loin dans le temps et s'ils ont connu des moments divers, ils ont toujours occupé une place importante dans ma vie. Je pense que l'on peut y cerner quatre phases nettement distinctes. La première est étroitement liée à ma liaison avec Laura Malvano qui ne deviendrait ma femme et la mère de mes deux enfants que trois ans plus tard. Cette première phase est liée à la naissance, sur la lancée de mai 1968, du Centre universitaire expérimental de Vincennes qui allait devenir l'université de Paris VIII Vincennes, malencontreusement déplacée en 1980 à Saint-Denis. C'est là que Laura et Jacqueline se rencontrèrent et se lièrent vite d'une amitié jamais démentie dès l'hiver 1969. À l'époque, enseignant d'histoire et philosophie dans les lycées italiens je ne m'étais pas encore installé en France et moi et Laura nous ne nous rencontrions que pendant les vacances scolaires ou bien pendant les week-ends et les ponts plus ou moins longs, parfois à Turin où j'enseignais et d'où Laura était originaire, parfois à Paris où nous nous étions connus quelques mois après mai 1968. En amont de cette présence simultanée de Laura et de Jacqueline à Vincennes, je crois me souvenir, il y avait des liens d'amitié et d'estime que l'une et l'autre avaient pour André Bouissy, grand spécialiste de Pirandello et surtout du cinéma italien et qui rayonnait à Vincennes. Dès ce moment initial de mon amitié avec Jacqueline, je ne peux pas ne pas évoquer la présence presque constante, lors de nos rencontres, de Roland auquel un lien presque fusionnel attachait Jacqueline. Avant même mon installation définitive en France à l'automne 1971, nous nous rencontrions souvent à quatre et il y avait une grande syntonie entre nous, due à des passions à la fois convergentes et/ou complémentaires : l'art, la littérature, les langues, la philosophie, la politique. *Last but not least*, ce qui nous réunissait plus que tout c'était le goût de la bonne chère, de bons vins - deux domaines dans lesquels Roland et Jacqueline était nos maîtres et références incontestés - et le plaisir de voir du pays. C'est pourquoi mes souvenirs de cette première phase, si elle est indissociable des récits que Laura me faisait de leur collaboration dans le cadre du département d'italien de l'université de Vincennes, est aussi et peut-être surtout liée à des séjours, ponctués de fameux repas, dans des endroits très divers et situés autant en France qu'en Italie : Paris, Fontenay-sous-Bois, Meudon, le Perche, la Sologne,

l'Yonne, le Var pour ce qui concerne la France ; les Langhe, Turin, les Cinque Terre, Florence, Sienne, le Chianti (notamment Badia a Coltibuono) en ce qui concerne l'Italie.

II

La deuxième phase de mes rapports avec Jacqueline est marquée par une certaine raréfaction de nos rencontres dans la mesure où le voisinage universitaire entre Laura et Jacqueline s'était beaucoup réduit depuis que Laura était passée au département d'arts plastiques tandis que Jacqueline officiait toujours dans le cadre du département d'italien. Nous nous rencontrions toujours à quatre mais certainement moins souvent que dans la période antérieure. Il ne s'agit de toute manière pas d'une période très longue : disons de 1987 à 1990, grosso modo. Je n'ai pas sous les yeux le beau livre que Marcella Diaz Rozzotto avait promu avec soin à l'occasion du départ à la retraite de Jacqueline en 1995 et je peux donc me tromper sur les dates exactes. Ce qui est certain c'est que cette période s'ouvre sur la troisième phase de mes rapports de Jacqueline qui se termine justement en 1995.

III

Cette troisième phase est marquée curieusement par une inversion entre les rencontres liées à notre présence respective dans l'Éducation nationale et tout ce qui relevait par ailleurs de la vie au large. Cette fois, jusqu'au départ de Jacqueline à la retraite, c'est moi et elle et non plus Laura et elle qui partageons le même lieu de travail dans le cadre de l'université de Besançon-Franche-Comté. C'est dans ce cadre que nous avons partagé des amitiés destinées à se prolonger au-delà de la présence de Jacqueline à Besançon et c'est là que j'ai pu apprécier un aspect de son caractère et de sa personnalité dont j'avais eu déjà des échos grâce aux aperçus que m'en donnait Laura. J'ai pu réaliser à quel point son investissement professionnel dans l'enseignement et dans tout ce qui fait la vie d'une faculté était en même temps une occasion pour elle de recevoir et surtout de donner aux autres – étudiants et collègues – tout ce qu'elle avait accumulé en termes de connaissances humaines et scientifiques.

Cette troisième phase, malheureusement, fut aussi marquée – je serais incapable de dire exactement à partir de quand – par l'affreuse maladie qui frappa Roland et qui l'emporta au terme d'un long calvaire. Ce fut une période marquée aussi par une intensification de ses

rappports avec l'Italie, intensification strictement liée par ailleurs à son dévouement pour Roland. Il se trouve en effet que, tout en se sachant condamné, Roland avait trouvé sur son chemin une équipe médicale à l'hôpital de Prato qui avait réussi pour un temps à mettre au point une thérapie qui avait ralenti le progrès de la maladie et soulagé considérablement ses difficultés respiratoires. Puisque aussi bien moi que Laura nous avons des liens forts avec la Toscane, ce fut une période où nos rencontres à quatre devinrent à nouveau fréquentes et marquées par une grande empathie réciproque. Ce n'est que lors des derniers mois précédant la chute finale de Roland que nos rencontres, brèves et ponctuées par la tristesse de ne pas pouvoir être d'un quelconque secours face aux souffrances de Roland, avaient lieu dans leur belle maison de Fontenay.

IV (2003- 2010- 2014)

Après le départ de Roland, un horrible mois d'août 2003 marqué par une très pénible canicule, Jacqueline fit appel à toutes ses nombreuses ressources, de curiosité et d'intérêt pour les autres, d'âpreté au travail, pour apprivoiser une mélancolie liée à la perte qu'elle venait de subir. Mais je suis convaincu qu'elle n'y arriva jamais tout à fait. Même les très nombreux voyages autour du monde dont elle se faisait un plaisir à raconter les impressions à ses amis (j'ai personnellement un souvenir très vif du récit qu'elle nous fit de son retour à ce Vietnam où elle avait passé une partie de son enfance) ne réussirent pas à dissiper ce voile qui faisait partie d'elle-même. Le souvenir de Roland et surtout de la déchirure liée à son départ et aux souffrances qui avaient été les siennes dans les derniers mois de son existence revenaient toujours dans ses conversations. J'en eus la preuve la plus touchante lors de la longue maladie de Laura pendant laquelle elle me fut d'un grand secours avec sa présence et ses attentions, comme si, à sept ans de distance, le souvenir des souffrances de Roland revenait à la surface et elles étaient sans doute une des composantes de sa grande empathie. Après le décès de Laura, c'est dans sa belle maison de Pierrefeu du Var, que l'on se voyait le plus souvent. Elle était inépuisable dans ses récits toujours captivants concernant Roland et leurs multiples activités communes, ses voyages et son travail pour une nouvelle édition de sa *Grammaire critique*. Un voile de mélancolie était néanmoins toujours palpable dans tous ses mots et gestes.

Antonio Bechelloni (université de Lille 3)

Hommage à Jacqueline Brunet

Jacqueline Brunet est arrivée à l'Université de Besançon en 1987, succédant à Anne Machet qui partait à la retraite. J'y enseignais moi-même en tant qu'assistante agrégée, et ne connaissais pas encore Jacqueline. Elle a tout de suite pris les rênes de la section d'italien, qu'elle a très vite redynamisée, sans bousculer quiconque, et en prenant en compte les compétences et les personnalités de ses nouveaux collègues. D'emblée elle a établi des contacts avec les enseignants d'italien du secondaire, redonnant vie à l'AFPI, l'Association franc-comtoise des professeurs d'italien, avec qui tout au long de sa carrière bisontine elle n'a cessé d'entretenir des liens.

C'est l'intérêt des étudiants qui la guidait constamment, et certainement pas celui seul des plus brillants d'entre eux. Je garde un souvenir très vif d'un épisode qui témoigne, à mes yeux, de la façon dont Jacqueline pouvait s'absorber dans le travail et perdre toute notion du temps. Notre bureau était situé tout en haut d'un petit escalier étroit, sous les combles, et Jacqueline y avait apporté quelques bibelots destinés à le rendre moins impersonnel. Il n'était toutefois meublé que de tables et de chaises. Jacqueline y restait travailler tard le soir, si bien qu'un de ces soirs elle s'y est laissée enfermer sans possibilité de joindre quiconque, le téléphone portable n'existant pas encore. Elle y a donc passé la nuit sur deux chaises, enchaînant très naturellement le lendemain avec ses cours...

La vérité m'oblige à dire que mes souvenirs de Jacqueline ne sont pas strictement universitaires, loin de là, car je me remémore surtout nos dîners du lundi soir ! Nous étions un groupe de collègues parisiens qui arrivions à Besançon par le TGV du matin, et le lundi soir nous nous retrouvions pour dîner dans l'un ou l'autre des excellents restaurants de Besançon ou de ses environs. Jacqueline était une formidable convive, qui évoquait volontiers ses souvenirs de jeunesse et sa vie avec Roland. C'est lors d'un de ces dîners que j'ai découvert l'existence de la cave de Fontenay-sous-Bois où Roland faisait du vin ! Mais réaliser que Jacqueline elle-même foulait le raisin, et l'imaginer s'adonnant à cette activité bien concrète, a certainement contribué à me la rendre proche.

Enfin, je ne saurais conclure sans parler d'un geste de Jacqueline qui m'a particulièrement touchée. Mes deux enfants sont nés précisément durant ses années bisontines, et c'est elle qui a tenu personnellement à leur choisir un cadeau de naissance au nom de la section d'italien. A cette occasion elle m'a confié combien elle aurait aimé avoir des enfants, et qu'elle avait dû y renoncer pour de graves raisons de santé.

Les huit années de présence à Besançon de Jacqueline ont été pour moi des années heureuses, pour beaucoup grâce à elle. Je lui en suis infiniment reconnaissante.

Marie Anne Corbel

(professeur d'italien à la retraite, ex-assistante agrégée à l'université de Besançon)

Souvenirs, souvenirs, entre AFAUPEP et APIRP

De Jacqueline Brunet, il y aurait beaucoup à raconter, mais ce sont mes premières rencontres qui m'ont le plus marquée. C'était en août 1999, quand je suis allée au stage de formation proposé par la Délégation aux Relations Internationales et à la coopération (bureau DRIC) dans le cadre du programme des échanges et des actions de formation à l'étranger, aux enseignants d'italien à l'Université pour étrangers à Perugia.

Les frais de stage et de séjour étaient pris en charge par le Ministère de l'éducation nationale, de la recherche et de la technologie. Seul le voyage était à la charge du stagiaire. Les stagiaires étaient accueillis par Mauro Galmacci responsable de l'Université qui donnait l'emploi du temps pour les 10 journées.

Une cinquantaine d'enseignants du primaire et du secondaire de toutes les régions de France étaient venus pour assister à des cours de linguistique, de musique, de littérature, de perfectionnement dans le cadre magnifique du Palazzo Gallenga datant du XVIII^e.

Pour mieux se connaître, Jacqueline Brunet nous avait remis la liste de tous les participants avec l'académie de provenance, ainsi que les coordonnées. Je me souviens de Raphaël Metra, Giulio Di Lena, Richard Aléas, Marco Teani, Anne Bresciani, Nathalie Lunardelli, Michele Casagrande, Odette Ducrot, Monique Caparros, Yves Ribière, Micheline Einrick, Marie-Jeanne Bouniol, Gabrielle Kerleroux, Françoise Chaniel. Outre les cours à suivre, il y avait des moments de découverte de la ville, des alentours, des repas pris au restaurant La Piazzetta, des visites comme Urbino, Spoleto, Assisi et la fameuse sagra de la porchetta à Corciano. Ces moments de retrouvailles se faisaient en toute simplicité où se joignaient à nous, les stagiaires, Jacqueline accompagnée par Roland son mari ainsi que Huguette Weil-Hatem qui nous racontaient avec grand plaisir leurs souvenirs.

J'ai adhéré à l'AFAUPEP (Association Française des Amis de l'Université Pour Etrangers de Pérouse) avec curiosité et intérêt car le but était aussi de se retrouver durant l'année scolaire : une fois à l'automne à Paris et ensuite au printemps dans une des villes où l'italien était enseigné. Il y avait la publication du bulletin « Perusia » (du nom romain de Perugia) où chacun des participants du stage pouvait écrire un article soit sur la pédagogie, soit culturel, soit une séquence de pratique.

C'est ainsi que j'ai visité Lyon où j'ai connu Jean-Louis Roussin, ancien inspecteur et guide formidable avec balade à Pérouges (2000), Strasbourg, Grenoble (2002), Poitiers, Dijon et Aix-en-Provence. Chaque rencontre était l'occasion de retrouver d'anciens stagiaires connus à Perugia et de devenir des amis. A cette occasion étaient présents aussi les présidents de

l'association suisse (Mme Stoeckli) et belge (M.Borremans).

Pour Jacqueline, l'enseignement de l'italien était important. Elle a fait partie de l'APIRP (Association des Professeurs d'Italien de la Région Parisienne). Il était évident qu'il fallait maintenir un lien entre le secondaire et le supérieur, pour qu'il y ait continuité de l'italien.

Mais Jacqueline a été aussi une femme de coeur, toujours soucieuse des autres. C'est un souvenir très personnel, où suite à l'adoption de notre enfant en Haïti, elle avait envoyé pour son anniversaire une boîte de Lego qui devenait une Ferrari. Notre fils étudiera l'italien par la suite.

Et dernier souvenir, les annotations qu'elle envoyait, suite à l'oral du Capes où elle était présidente de jury, à la fois précise et bienveillante.

Une belle dame qui savait être discrète, efficace, subtile et d'une grande générosité.

Patrizia Felici-Bisson (professeur d'italien à la retraite, membre du conseil de l'APIRP)

Jacqueline Brunet

La première impression que l'on recevait de cette belle personne était son regard clair et son allure altière. Et cela reflétait sa personnalité : la droiture et l'attention à autrui.

J'ai rencontré pour la première fois Jacqueline à Paris, en 1952, sur les bancs de l'Université, 5 rue de l'École de Médecine, où se trouvaient alors les Études italiennes, dans cet ancien couvent qui avait abrité la naissance de Sarah Bernhardt. Jacqueline s'appelait alors Jacqueline Guybon, elle était Fontenaysienne et assistait à quelques cours prodigués aux étudiants. À cette époque, il n'y avait du reste qu'un seul département d'italien, celui de la Sorbonne.

En août 2014, la disparition de Jacqueline, qui était un de nos piliers si solides au sein des italianistes, nous a douloureusement surpris, la nouvelle s'est répandue avec stupeur parmi ses collègues et amis en vacances. Je lui avais téléphoné quelques jours auparavant car, toujours serviable, et très organisée, elle s'était chargée depuis Pierrefeu, près de Toulon, où elle résidait en vacances, d'un envoi de fleurs collectif pour la disparition de notre collègue et ami François Simon, professeur à Apt. Jacqueline et moi devions nous rencontrer la semaine suivante à Paris. Elle était disponible, dévouée à ses élèves et à ses amis. Je me souviens, j'étais encore étudiante, et elle à peine nommée assistante à Lyon, qu'elle m'avait prêté son cahier de philologie où sa clarté d'esprit se reflétait dans sa manière de prendre des notes. Il s'agissait du cours de Claude Margueron, éminent professeur de linguistique.

La carrière de Jacqueline fut marquée par une ascension rapide. Très attentive au sort de notre discipline, elle s'impliquait dans son travail avec rigueur et passion. Elle gravit tous les échelons des professeurs d'université. Après 68, elle enseigna longtemps à Vincennes puis à Saint-Denis, quand l'Université de Vincennes fut démantelée et transférée dans la banlieue nord. Elle fut ensuite nommée à Besançon où elle termina sa carrière. Elle fut un professeur très aimé de ses élèves : Jacqueline, c'était la compétence dans son métier, le dévouement à ses élèves et aux personnes en difficulté. Elle enseigna même dans les prisons, aidant à la réhabilitation des détenus. Elle fut membre de nombreux jurys d'agrégation et de Capes d'italien, elle mettait au premier plan la justice et ne tolérait aucune dérogation à ce principe. Son regard semblait sévère mais elle était à l'écoute des candidats. Elle s'intéressa de tout temps au sort de notre discipline. Elle fut secrétaire de la SIES, puis la présida.

Elle a travaillé toute sa vie à sa *Grammaire critique*. Elle avait terminé son dix-septième volume et revoyait encore les premiers. Ses recherches lui valurent d'être en Italie la première

Française élue correspondante étrangère à la célèbre *Accademia della Crusca*, où elle se rendait régulièrement, à Florence.

Elle aimait la vie associative et cherchait à être utile. Après avoir pris sa retraite, elle accepta de présider l'AFAUPEP (Association Française des Amis pour Étrangers de l'Université de Pérouse) lorsque j'ai démissionné de cette fonction. Elle s'occupa et développa notre revue *Perusia*. Elle rejoignait tous les ans les professeurs du secondaire venus faire un stage en Ombrie. Elle fit même quelques cours à Pérouse et ses collègues italiens m'ont demandé lors de sa cérémonie d'adieu de dire combien ils étaient affectés et proches d'elle. Car en France comme en Italie, et partout où elle passait, elle se faisait des amis. Le secrétaire de *La Crusca*, dans un communiqué, rappela sa compétence et « la sua dolcezza » : oui, douceur certainement dans ses choix de vie et ses idées de tolérance, mais force lorsqu'il fallait dénoncer l'injustice. Avec son mari Roland Brunet, professeur de philosophie exceptionnel, elle formait un couple légendaire. Leur maison était ouverte à de nombreux élèves et amis. La disparition de Roland l'avait laissée très douloureuse. Elle s'en remettait mal et voyageait beaucoup depuis. Elle fit le voyage du transsibérien Paris-Pékin, elle donna des conférences au Brésil, en Pologne. Elle alla en Indochine retrouver le village de son enfance, son père ayant été officier de marine marchande à sa naissance. Elle partait seule et n'avait jamais peur de rien. J'ai eu la chance de l'accompagner à Prague, en février 2014, trois jours de bonheur. Elle semblait infatigable. Cependant, trois ans auparavant, elle avait eu une maladie grave. Elle avait été opérée et s'était, semble-t-il, très bien remise.

Jacqueline, c'était aussi la joie de vivre : elle aimait la bonne chère, accompagnée d'un petit vin qu'elle laissait vieillir dans sa cave, cette cave où ses invités allaient prendre l'apéritif avant de remonter pour un dîner dans le chaleureux appartement qu'elle occupait avec Roland à Fontenay-sous-Bois.

Enfin elle avait le don de la parole. Elle savait avec éloquence, évoquer ses voyages et faire partager ses émotions. Ses récits étaient toujours captivants. Son léger accent du midi (elle avait vécu à Toulon dans sa jeunesse) rendait ses récits encore plus chaleureux.

Jacqueline n'avait pas de descendants mais était préoccupée par l'enfance malheureuse. Elle a laissé toute sa fortune à l'UNICEF.

Nous devons nous voir à Paris, et parler d'un roman que je lui avais demandé de lire pensant qu'il l'intéresserait. Elle venait de le commencer. Il se passait au Brésil dans les quartiers pauvres. Ce roman s'appelait « La chandelle de Dieu ». Ce fut sans doute une de ses dernières lectures.

Huguette Weil-Hatem (ex-professeur agrégé au CNED et chargée de cours à Paris 8)

L'AFAUPEP

L'Association Française des Amis de l'Université Pour Étrangers de Pérouse, L'AFAUPEP a été fondée, le 21 janvier 1986 par André Orsini, alors Inspecteur Général, j'en assurai alors la vice-présidence, je me souviens encore de notre attente dans les bureaux pour déposer les statuts. Puis lorsque André Orsini partit en 1989, j'en devins la présidente et Jacqueline Brunet me succéda en 1997 pour quelques années.

Tout d'abord il faut rappeler que dans le cadre du recyclage des professeurs de langue de l'enseignement secondaire, le Ministère de l'Éducation Nationale avait mis sur pied des séjours linguistiques de courte durée qui avaient lieu pour l'italien à Perugia en Ombrie. Ce stage d'une douzaine de jours (qui n'existe plus) était proposé dans la seconde partie du mois d'août. Les professeurs intéressés devaient faire leur demande en cours d'année, et ainsi tous les ans une cinquantaine de professeurs pouvaient bénéficier de ce stage. Je l'avais moi-même expérimenté, et en général, comme tous les participants, j'en étais repartie enthousiaste, tant pour les cours prodigués par les professeurs et conférenciers que par les visites dans les églises, les musées, et le contact avec la ville et ses habitants. Tout était offert, cours, séjour, excursions.

Cette association avait pour but, « en dehors de toute ingérence politique, idéologique, philosophique, ou confessionnelle, de favoriser, de développer des liens d'amitié entre ses membres, de maintenir des relations confiantes avec l'administration et le corps professoral, de ladite Université, d'organiser des activités culturelles et de loisirs (cours de langue, conférences, expositions, échange franco-italien, etc.) et de publier un bulletin de liaison et d'informations.» Notre bulletin qui peu à peu devint une petite revue par la qualité et la longueur des articles que l'on demandait aux stagiaires et aux professeurs de L'Université, se nommait *Perusia*, ancien nom romain de cette ville mystérieuse où différentes strates de civilisations se superposent, comme en témoigne l'arc étrusque situé juste en face du Palazzo Gallenga, siège de l'Université Pour Étrangers de Pérouse.

Les cours et les conférences étaient prodigués dans les salles de ce palais baroque orné de fresques, d'où l'émerveillement des nouveaux arrivés. L'Université pour sa part choisissait pour notre groupe, très attendu et d'avance apprécié, leurs meilleurs professeurs, allant parfois même les chercher dans des écoles prestigieuses comme celle de Pise, venus exprès pour nous, en ce chaud et lumineux mois d'août. Nous étions propulsés dans le monde de la culture et de la beauté : fresques dans les salles de classe, réception solennelle en fin de stage dans la salle Goldoni, là même où le petit Carlo, âgé de douze ans, avait fait sa première apparition théâtrale en 1719, dans une comédie qui n'était pas encore de lui, et cela grâce à la générosité du Comte

Antinori, propriétaire du Palazzo Gallenga, qui avait fait aménager, pour le jeune garçon, une des salles du palais en petit théâtre⁴.

Ce séjour de presque deux semaines, comprenait des cours intensifs, de huit heures à quatorze heures, des visites dans les musées, des découvertes de l'art local. Les stagiaires étaient tellement bien accueillis, qu'il leur a semblé normal en retour de témoigner leur reconnaissance à l'Université, à ceux qui nous encadraient, qui nous recevaient parfois même dans leur maison et qui nous considéraient tous comme les ambassadeurs et ambassadrices de la culture italienne. Nous voulions à notre retour remercier nos hôtes de leur hospitalité, garder un témoignage du séjour, et créer un lien entre les participants.

L'association AFAUPEP, permettait ainsi de garder le contact entre les professeurs répartis ensuite dans toute la France, et leur offrait la possibilité de s'exprimer dans le bulletin annuel. L'Université se chargeait de le ronéoter et de l'expédier. L'AFAUPEP, grâce à l'Université, offrait chaque année deux bourses d'un mois pour un étudiant, ou une étudiante. La cotisation de l'association était modique (cinquante francs par an au départ, puis cent francs) elle servait à couvrir des dépenses sur place et par la suite, elle a aussi permis de donner sur nos fonds propres des bourses d'un mois. Il était stipulé qu'il ou elle devait avoir au moins dix-huit ans et faire un compte-rendu dans le bulletin. En 1991 notre boursière nous a écrit en italien, une petite nouvelle, prélude à une future carrière d'enseignante d'italien et de romancière. Souvent les professeurs nous invitaient dans leur maison. En retour, notre association ne manquait jamais de témoigner la reconnaissance des professeurs français en offrant des fleurs, des objets venus de France, une fois même avec la complicité de la patronne de notre restaurant, un repas français fut offert à nos enseignants, préparé par les meilleures cuisinières du stage de cette année-là, qui s'étaient d'elles-mêmes proposées...

Perusia, le bulletin annuel, se faisait l'écho du stage de l'été précédent. Il était distribué aux cotisants présents, envoyé aux cotisants de l'année précédente et à tous ceux qui renouvelleraient leur adhésion. Les premiers numéros ne comportaient qu'une vingtaine de pages, mais au fil des ans, le bulletin s'est étoffé : trente-trois pages pour le numéro 10, et quatre-vingt-onze pour le numéro 16, avec un tirage de deux cents exemplaires. Les premiers numéros assez modestes d'aspect, étaient cependant rehaussés par la qualité des publications. Par le hasard des amitiés et des rencontres, dans l'un d'eux, figure un article original de Max Gallo, sur le cinéma italien alors qu'il était au jury du festival de cinéma italien d'Annecy. En

⁴ Carlo Goldoni, *Mémoires*, Aubier, 1992, p.19 : « La pièce dans laquelle J'avois joué étoit *La sorellina di don Pilone* : je fus beaucoup applaudi... ». La pièce est de Girolamo Gigli (1660-1722).

1993, Antonietta Morettini Bura, notre professeur de littérature passionnée et généreuse, nous offrit un large panorama de la mise en scène goldonienne en Italie et le non moins généreux professeur Gianfranco Bogliari, un article sur *La nouvelle vague letteraria italiana* ; Stefano Ragni, musicologue et pianiste, nous initiait avec humour et respect à l'opéra et écrivit un article sur Charles de Brosses à la recherche de la musique italienne. Le numéro 10 s'intéresse à Umberto Eco, avec notamment le compte-rendu d'un essai de Ruggero Puletti, sur *Il nome della rosa*. Romancier, homme politique, Ruggero Puletti disparu en 2003, ancien député socialiste au parlement européen était un professeur très respecté : ses cours, prodigués sans notes étaient émaillés de nombreuses citations. Il connaissait de longs textes italiens et français par cœur, qu'il commentait avec passion. En 2002, La ville de Perugia lui a rendu hommage, en lui dédiant la petite place qui se situe devant l'Université.

L'AFAUPEP proposa aussi des rencontres durant l'année scolaire ; ces *Incontri perugini* eurent lieu dans différentes villes organisées par les professeurs de la région. Ainsi nous nous sommes retrouvés à Pérouges, ancien village médiéval près de Lyon, dont le nom, homonyme de la ville ombrienne, nous incitait à privilégier cette visite ; cette curiosité avait fait l'objet d'un article de Julie Mitton dans la revue, numéro 19. Sur place, l'Inspecteur Jean-Louis Roussin, nous fit bénéficier de son érudition, en résolvant l'énigme. D'autres rencontres eurent lieu, l'une à Apt, organisée par François Simon, une autre à Paris où les Afaupépiens purent voir l'inoubliable *Arlecchino servitore di due padroni*, mis en scène par Giorgio Strehler. On se retrouva encore à Aix en Provence, à Besançon où Jacqueline Brunet avait enseigné. Parfois quelques pérugins se joignaient à nous comme Mauro Galmacci, directeur administratif du Palazzo Gallenga, qui en Italie, était chargé de l'organisation du stage. Il était très populaire dans les groupes, facilitant toutes les démarches administratives et on le voyait arriver avec plaisir. On se souvenait qu'en amoureux de Perugia et de l'Ombrie, il nous avait fait visiter les lieux les plus connus, mais aussi les plus secrets de sa région. Et lors de ces journées d'excursions et de visites, le déjeuner qu'il avait prévu pour le groupe s'apparentait plutôt à un banquet, la soirée étant consacrée aux fêtes campagnardes. Nous étions heureux de le recevoir en France et de lui montrer des sites remarquables comme nous l'avons fait à Arc et Senans.

Après dix ans de présence, en 1996, j'ai demandé à Jacqueline si elle voulait bien me succéder à la présidence, elle a d'abord hésité : «Je ne connais pas les professeurs du secondaire ; j'ai toujours eu affaire à des étudiants, est-ce que je serai acceptée ? Elle fut très vite rassurée. Avec son autorité naturelle, sa bienveillance et son savoir, elle s'est très vite imposée. Étant donné ses qualités bien connues de grammairienne, on lui proposa même de faire une conférence sur son travail, ce qu'elle fit volontiers. J'étais encore présente en 1997,

car elle m'avait demandé de venir. Je devins alors la deuxième Présidente d'honneur, après André Orsini, elle en sera la troisième, lorsqu'elle décida de se retirer de cette fonction comme elle l'annoncera dans le bulletin, numéro 17 de 2003 ». Elle renonçait à la présidence tout en conservant la responsabilité de la publication.

Dans *Perusia*, en plus des avant-propos où elle présentait les articles du bulletin, Jacqueline Brunet publia deux longs comptes rendus d'ouvrages : ainsi dans le numéro 10 (1997), elle s'intéresse au travail d'un groupe de professeurs de français de l'Université Pour Étrangers de Pérouse, qui publie en deux volumes, *des Esercizi per la certificazione*. Et elle pose la question, «Qu'est-ce qui différencie une grammaire pour étrangers d'une grammaire destinée aux locuteurs de la langue concernée ».

Dans le numéro 16 (2002), elle rend longuement compte du livre de Silvio Serventi et Françoise Sabban « *Les pâtes, l'histoire d'une culture universelle* ». De plus, elle se déclare satisfaite d'avoir pu, avec l'aide de l'Université, accorder quatre bourses. Elle avait du reste augmenté de quelques francs la cotisation qui de cinquante francs au départ est passée à cent cinquante francs, sous sa direction. Dans les derniers numéros, elle a eu l'excellente idée de répertorier les principaux articles, sous différentes rubriques : architecture, cinéma, didactique, histoire de l'art, littérature, musique, société, textes inédits. En 2003, dans le bulletin numéro 17, Jacqueline Brunet annonce qu'elle renonce à la présidence. L'assemblée générale s'est tenue le 22 août 2002 : François Simon,⁵ souvent concepteur de la revue, chargé de sa mise en pages, est élu Président et Jacqueline devient la troisième Présidente d'Honneur de cette petite association. La Vice-Présidente, Christiane Charles, est chargée de l'organisation des *Giornate perugine* en France, et Jacqueline conserve la responsabilité de la revue. Elle nous fait part cependant d'une déception : ses efforts pour redonner vie à une Fédération européenne des Associations des Amis de l'Université pour Étrangers de Pérouse, qui autrefois avait existé, sont restés sans effet, malgré les liens d'amitié qui s'étaient tissés, entre l'association suisse dirigée par Margherita Stoeckli et l'association française. Le président de l'association belge, s'était aussi deux fois joint à nous au cours des premières *giornate perugine*.

Dans le dernier numéro dirigé par Jacqueline Brunet, le vingtième, sous sommes en 2006, le ton de son avant-propos est plutôt désenchanté. L'AFAUPEP a vingt ans. Vingt ans, l'âge de tous les possibles, dit-elle. « Pour une revue, pour un modeste, très modeste petit bulletin, 20 ans par contre, c'est un âge qui évoque une fin prochaine plus qu'un début prometteur ou non. C'est un âge qui invite à prendre conscience qu'on a du mal à se renouveler,

⁵ François Simon a disparu quelques semaines avant Jacqueline Brunet, en 2014.

qu'il est difficile année après année de ne pas s'engager dans des rails tracés par la routine ; un âge où il convient de reconnaître que le projet initial, un bulletin de liaison entre les stagiaires, s'est transformé au fil des années parce que les nouveaux stagiaires, malgré les invites inutilement renouvelées, ne proposaient plus leur participation. Cercle vicieux de l'effet et de la cause, il était temps de mettre un coup d'arrêt. Les nouvelles générations adeptes de moyens de communication moins traditionnels, plus économiques, plus rapides [...] assureront le relais, renoueront, nous l'espérons, le contact, sous de nouvelles formes, avec de nouveaux objectifs ». Jacqueline remercie tous les collègues, en particulier les professeurs de L'Université de Perugia, qui ont offert leur collaboration.» Elle remarque que pendant dix ans Françoise Chaniel a tenu une chronique dans le bulletin. On trouvera aussi plusieurs fois, dans les différents bulletins les signatures de différents et fidèles afaupépiens : Catherine Mairot, dernière présidente, Jean-Claude Mirabella, Michel Morel, Angelo Santoro.

Quelques années plus tard, 2008, 2009 ? Je ne sais plus exactement, Jacqueline me prévint que l'association avait été dissoute. Il reste les numéros répertoriés à la bibliothèque de l'Université de Pérouse à partir de 1992, et les souvenirs.

Huguette Weil-Hatem (ex-professeur agrégé au CNED et chargée de cours à Paris 8)

Jacqueline Brunet, la précieuse linguiste, collègue et amie

J'ai connu Jacqueline Brunet en 1967, alors que j'enseignais au Lycée Saint-Just, à Lyon. Elle était assistante d'Italien à l'Université de Lyon. Son mari, Roland (1933-2003), était professeur de philosophie au Lycée Jean Perrin de Lyon, plus tard au Lycée Voltaire à Paris. Il collabora avec Jacques Derrida (1930-2004) et tous deux créèrent le Groupe de Recherche sur l'Enseignement Philosophique (GREPH). Jacqueline et Roland organisaient des conférences que je suivais régulièrement.

En cours d'année, j'ai été sollicitée par Jacques Goudet (1927-2016) qui lors de l'attribution des postes après l'oral de l'agrégation, m'avait encouragée, avec Paul Renucci président du jury, à choisir le poste à Lyon. J'étais alors tentée par un poste au lycée de « Marseille-Veyre », à cause de sa proximité avec la Corse. Mais tous deux m'avaient fait valoir l'intérêt du poste au lycée Saint-Just de Lyon car il comportait la préparation à HEC. Jacques Goudet était alors connu pour ses opinions de droite. Pendant les événements de mai 1968, Jacqueline Brunet s'était violemment opposée à lui et des étudiants lui envoyaient des tomates à la figure, en pleine salle de cours. En 1973, il devait créer l'Université Lyon III avec la participation active des étudiants de droite membres de l'UNI (Union nationale interuniversitaire). Par ailleurs, Jacques Goudet s'intéressait à la linguistique et notamment à la langue roumaine : j'avais présenté cette langue à l'oral de l'Agrégation d'italien, encouragée par Jean-Baptiste Miquel, lui-même ami de Boris Cazacu (1910-1987), Professeur de littérature et langues romanes à l'Université de Bucarest. J'avais fait en juillet 1966 un séjour d'été dans cette même Université, dite « *Universitade de la Sinaia* » parce que les locaux se situaient sur cette colline boisée au-dessus de la capitale. Au printemps 1968, Jacques Goudet est monté au lycée Saint-Just pour m'inviter à candidater sur un poste de Phonétique des langues romanes qui venait d'être créé à l'Université de Lyon-Lettres.

Dès la rentrée 1968, Jacqueline Brunet avait contribué avec André Bouissy (1919-1998), lui-même spécialiste de cinéma et de théâtre, à la création du Centre expérimental de Vincennes devenu ensuite l'Université de Vincennes-Saint Denis. Tous deux m'ont sollicitée pour enseigner la Phonétique des Langues romanes au département de Linguistique appliquée et Didactique des Sciences du Language en collaboration avec Emmanuel Companys, hispaniste également spécialiste de cette discipline (par ailleurs neveu de Lluís Companys (1882-1940), président de la « *Generalitat de Catalunya* » livré par Vichy à Franco qui l'a fait exécuter).

Au printemps 1968, j'ai reçu une lettre de Pierre Laroche (1936-2015) me suggérant de poser ma candidature au département d'Italien de la Sorbonne, sur un poste qui venait de se

libérer. J'ai été alors soutenue également par notre collègue Claude Perrus. Je suis donc venue à Paris où j'ai retrouvé Jacqueline Brunet. Nous nous rencontrions notamment aux séances de la Société de linguistique italienne à la Sorbonne. J'étais parfois invitée à Fontenay-sous-Bois où Jacqueline et son mari Roland s'étaient installés, non loin de la résidence de Pierre et Georgette Laroche. Roland Brunet enseignait alors au Lycée Voltaire.

Plus tard, malheureusement, il a été affecté par une maladie pulmonaire particulièrement douloureuse et Jacqueline me disait combien elle était désolée de sa souffrance et de voir ses difficultés à se déplacer d'une pièce à l'autre en tenant la perche de la bouteille d'oxygène. Elle lui a consacré en 2003, un livre d'hommages intitulé « Roland Brunet, un itinéraire philosophique » (L'Harmattan, 2008) avec la prestigieuse collaboration de Patrick Dupouey (Professeur de philosophie à Toulouse, ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm) et Jean-Jacques Rozat (Professeur de philosophie, assistant au Collège de France de Jacques Bouveresse (1940-2021)).

En travaillant pour la présente intervention, j'ai retrouvé dans mes documents une lettre où Jacqueline Brunet me remercie chaleureusement d'avoir appuyé sa demande de publication auprès des Presses Universitaires de Vincennes, pour le premier volume de sa *Grammaire critique de l'italien*, consacré au « Pluriel » (1978) puis « L'Article » (1979). Les autres volumes ont suivi régulièrement, jusqu'au volume 17 consacré aux « Prépositions » (2007), en passant par les volumes 13, 14, 15 consacrés au « Verbe » et à la « Syntaxe ». Il y a lieu d'évoquer la générosité dont Jacqueline Brunet a témoigné en associant les étudiants à ses recherches.

Mathée Giacomo Marcellesi

(professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle, ancienne élève de l'ENS de Fontenay,
spécialiste en linguistique italienne et romane)

Jacqueline Brunet, l'italien et la philosophie

Après la fin de son mandat de présidente (1990), Jacqueline Brunet continua d'être très active à la SIES. Elle se consacra en particulier à frayer à l'italien le chemin de l'agrégation de philosophie. En effet, à l'oral de cette agrégation, figurent des textes en langue originale, français, grec, latin, allemand, anglais et arabe - jusqu'en 2003. Depuis 2004, l'italien aussi est présent : c'est Galilée qui inaugura la série, ininterrompue depuis lors, avec le *Dialogo sopra i due massimi Sistemi del Mondo*.

Dans cette entreprise de rapprochement de l'italien et de la philosophie, il faut bien évidemment voir la synergie intellectuelle entre Jacqueline et son mari philosophe Roland Brunet. Voici ce qu'en disait Jacqueline elle-même, désormais veuve, lors de l'hommage rendu à Roland dans son ex-Lycée à l'automne 2003 : « Je ne donnerai qu'un exemple, qui me semble représentatif de ce labeur en commun : c'est à notre initiative et, je pense, grâce à notre obstination, que, avec bien évidemment des relais indispensables, la philosophie italienne a enfin pu figurer au programme de l'agrégation de philosophie. Cette introduction prend effet cette année même. Ce fut une des dernières grandes satisfactions de Roland. » Il y a donc vingt ans que la philosophie italienne en langue originale est entrée à l'agrégation de philosophie.

Un faisceau d'initiatives s'est concentré autour des années 1999-2000. En ce qui concerne la SIES, notre société organise, à l'occasion de son colloque à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, du 30 septembre au 2 octobre 1999, un colloque international de deux jours intitulé *Philosophie et littérature en Italie au XXème siècle*, réunissant environ 25 participants. La SIES vote ensuite, à l'unanimité moins deux abstentions, la déclaration suivante :

(...) Considérant que la langue italienne et, par conséquent, les oeuvres originales des philosophes italiens sont absentes de l'oral de l'Agrégation de philosophie, ce qui leur paraît être à la fois une inquiétante anomalie et une injustice manifeste, les membres de la SIES souhaitent que cette *anomalie* - qui contribue au vertigineux déficit de l'édition française en traductions des philosophes italiens, surtout contemporains, et entretient une sous-estimation et une méconnaissance de la philosophie italienne - et cette *injustice* - qui pénalise les étudiants italianistes en philosophie - soient réparées dans un proche avenir.

Ils mandatent le Bureau de la SIES pour informer de ce souhait les Inspections Générales d'italien et de philosophie, le Président et les membres du jury de l'agrégation de philosophie, le Directeur des Personnels Enseignants et le Ministre de l'Education Nationale et de la Recherche.

Un deuxième colloque organisé par la SIES à la Maison de l'Italie de la Cité Universitaire de Paris, intitulé *La philosophie italienne du XIVe au XIXe siècle* complète celui-ci en mars 2000, « en hommage à Giordano Bruno à l'occasion du 400ème anniversaire de sa mort ».

Par ailleurs, les 3, 4 et 5 mai 2000, le Collège international de philosophie réunit un Colloque sur l'enseignement de la philosophie en Italie et en France, sous la présidence de Remo Bodei, Professeur à l'université de Pise (déjà présent à Strasbourg à l'automne précédent) et d'André Tosel, Professeur à l'Université de Nice-Sophia Antipolis. Accessoirement, l'auteur de ces lignes a l'occasion de côtoyer dans leur université commune à Créteil, sa collègue présidente du jury de l'agrégation de philosophie, Claudine Tiercelin, et recueille en septembre son avis favorable à l'introduction de l'italien au concours en question.

Et c'est ainsi que les candidats italianisants à l'agrégation de philosophie ont eu à s'occuper de Giuseppe Rensi (*La filosofia dell'assurdo*) en 2022, des *Lettere* de Galilée en 2023, de Leopardi en 2024, et que les prochains « planchent » déjà probablement sur les *Ricordi* de Guichardin...

Pascale Budillon Puma

(professeur émérite à l'UPEC, ancienne élève de l'ENS de Fontenay)

Deuxième partie

Travaux

Des phénomènes aux corpus

Ampleur et actualité d'une approche alors avant-gardiste

C'est l'activité grammairienne de Jacqueline Brunet que nous voulons évoquer ici. Les 17 volumes de la *Grammaire critique de l'italien* (désormais GCI, cf. annexe 1) témoignent, dans leur élaboration, à la fois d'un regard ouvert sur la langue et d'une didactique humainement confiante.

Pour en apprécier l'ampleur et l'originalité, dans un premier temps, nous mettrons l'objet-grammaire et le tissu des descriptions qui y sont faites, en perspective avec les outils linguistiques de l'époque, puis nous nous pencherons sur le processus didactique qui sous-tend ces volumes.

1. Les *grammaires critiques* dans leur contexte scientifique

1.1. Quelles grammaires de consultation à l'époque ?

Lorsque les GCI commencent à paraître en 1978, toute personne étudiant l'italien en France avait alors pour outils de travail deux grammaires normatives illustrées d'exemples forgés : Pézard (1971) et Camugli & Ulysse (1967). On pouvait également s'appuyer sur une des versions de Battaglia & Pernicone (1960) qui, en jouant sur des hauteurs de caractères différentes, distinguait les paragraphes de consultation immédiate de ceux d'un niveau plus subtil de langue, notamment des aperçus historiques ou sémantiques. Outre ces trois ouvrages, Jacqueline cite également dans le 1^{er} volume de la GCI, les grammaires de Fochi (1964), Satta (1974), Regula & Jernej (1966) et la version italienne du hongrois Fogarasi (1969). Les volumes suivants de la GCI s'ouvriront aux publications qui leur seront contemporaines.

Dans la présentation à la *Grande grammatica italiana di consultazione* (GGIC), Renzi (1988 : 10-13) décrit le manque de grammaires de l'italien dans l'Italie de l'entre-deux guerres, dont l'origine serait un préjugé hérité de la pensée de Croce contre cette discipline. Cette carence a été ressentie jusque vers les années 70. Battaglia & Pernicone (1960) font le même constat dans leur introduction. Lorsque Jacqueline entreprend son enseignement original, le contexte est aux tentatives pour combler ce retard ressenti par bien des parties (la gestation de la GGIC a commencé en 1976, cf. Renzi 1988, p. 9, note 1).

1.2. La réflexion qui a fondé la *Grammaire critique de l'Italien*

Si Jacqueline répétait souvent qu'elle n'avait pas eu une formation spécifique en grammaire, sa curiosité incisive nous vaut une réflexion d'une grande profondeur sur cette discipline dans l'introduction liminaire à tous les volumes (GCI, Vol.1, *Introduction*, pp.I-XXXV).

Elle y fouille la circularité du concept de « grammaticalité » (p.VI-VII), jugement de fait et non de valeur, sa distinction d'avec « l'acceptabilité » qui ne serait qu'une sorte d'interprétabilité sémantique (p.XI), son lien quelquefois prôné avec « l'usage » (p.XIV) que la fréquence dans un corpus donnerait à voir. Correspond-elle à la « compétence » linguistique, sorte de grammaire intériorisée de Chomsky (p.V) ? Jacqueline, qui a fréquenté le cours de Nicolas Ruwet à Vincennes en 1971-72, est très attentive aux réflexions des linguistes et notamment aux travaux de Chomsky. La nature d'une « règle » de grammaire reconduit au problème de la nature de la langue, langue qu'elle conçoit plutôt comme un « ensemble physiologique » (p.II-sv.).

Elle s'interroge sur les limites incompressibles d'un corpus qui demeurera nécessairement inachevé, sur l'épaisseur inévitablement diachronique d'une coupe synchronique (p.I). Etablissant un parallèle avec les lois d'une société (p.IV), elle dénonce les contradictions de la grammaire normative qui continue à avoir de beaux jours :

Enfonçons donc quelques portes, depuis longtemps ouvertes <cf. Grammaire de Port-Royal>, mais que dans la pratique quotidienne de l'enseignement, des pieds rageurs referment obstinément.

Toute grammaire strictement normative se heurte constamment à deux contradictions majeures. Primo, elle se condamne, chaque fois qu'elle énonce une « règle », à dresser l'inventaire le plus souvent inachevable des « exceptions » [...]

Secundo, toute grammaire normative se condamne à être confrontée à un « usage » contemporain, qu'elle prétend régir, mais qui ne peut qu'échapper à sa juridiction, car d'une part il relève de phénomènes d'un autre ordre: ceux de la 'parole' – au sens saussurien – et non de la 'langue' [...] (p. III).

Et elle conclut :

Toute grammaire normative est antilinguistique. La langue n'est pas une réalité sur laquelle on puisse légiférer. Elle est une réalité à décrire, à analyser, à comprendre et dont il faut rendre raison. La grammaire, alors, ne peut être que scientifique (p.IV).

Sa grammaire sera donc descriptive et critique :

[...] Nous voulons tout simplement faire la critique des règles, non par principe – quand la règle est pertinente et suffisante, nous n’y touchons pas et nous passons vite – ni pour nier la régularité sans laquelle il n’y aurait pas de langue – mais pour faire apparaître la nécessité d’une détermination plus rigoureuse des régularités (p.XXIV).

Elle est aussi *critique*, à nos yeux, lorsqu’en début de développement, est mis sous les yeux du lecteur le fait de langue qui pose problème (et qui sera analysé).

Nous voudrions souligner ici le ton toujours bienveillant, voire humoristique ou autocritique des commentaires aux non-réponses des grammaires ou dictionnaires consultés (Camugli Gallardo. 2007 ; 2010), la prudence de ses propositions toujours modalisées par des « peut-être », « semble-t-il », des conditionnels, etc. C’était un trait de caractère de Jacqueline, une manifestation de son constant respect de l’autre.

Sa grammaire sera également contrastive car elle part des difficultés des étudiants francophones lorsqu’ils abordent l’italien (par exemple, GCI, vol.14, p.5, Avant-propos).

1.3. Les *grammaires critiques*, un changement radical

Dans leur matière même, les GCI opèrent un double changement : loin de l’artificialité des exemples forgés, c’est sur la *langue* que l’on va se fonder et puisqu’il s’agit de guider des étudiants dans leur apprentissage, ce sera une langue *contemporaine* sur des supports divers jusqu’alors quelque peu délaissés :

Ce corpus, par définition non exhaustif, mais non arbitraire, est constitué de phrases extraites de romans, d’ouvrages théoriques et critiques, de manuels, de journaux ou de magazines (de quel droit, en effet, nous interdirions-nous l’usage de certains supports « contestables », puisque, sans sacraliser l’usage, nous refusons énergiquement toute « normativité » par essence a-linguistique ?) [...] (GCI, vol.12, p.6).

Jacqueline est réaliste : ce n’est pas par désintérêt que la langue orale n’est pas prise en compte mais pour de simples contingences matérielles, encore plus prégnantes à l’époque : « dans le cadre artisanal qui est le nôtre, nous ne disposons ni du matériel ni du temps nécessaires à des enregistrements variés » (GCI, vol. I, p.XXIII). D’autre part, la disponibilité des étudiants a des limites humaines et ce sera dans les œuvres étudiées pour d’autres enseignements que ceux-ci iront chercher des occurrences illustratives (GCI, vol.6, Avant-propos).

Lorsque Jacqueline impulse la création de cet énorme corpus (dix ans environ avant la publication du vol.1 en 1978), il n'existe pas de corpus numérisé : il faudra attendre 25 ans avant de pouvoir travailler sur le *Lessico di frequenza dell'Italiano Parlato* (LIP, De Mauro et alii, 1993) et près de 40 ans pour le corpus narratif du *Premio Strega* (De Mauro 2007), qui circule, par ailleurs, un peu sous le manteau. La recherche électronique est alors le fait de quelques laboratoires de recherche et nécessite un matériel lourd. Ce n'est que dans les années 90 que se vulgarisent les sondages électroniques dans un corpus journalistique. En bref, les étudiants de Jacqueline, qui ont effectué des repérages oculaires, crayon en main, ont travaillé rien moins que comme les collaborateurs du *Grande dizionario della lingua italiana* (GDLI, 1961-2002) ; et c'est une formidable confiance en eux qu'elle révèle ainsi.

Avec une moyenne de plus de mille occurrences par volume, la masse du corpus recensé est colossale ; c'est un des traits qui ont fait et font encore son succès auprès de nos collègues linguistes et grammairiens de tous pays.

Dans la GCI, la variation diatopique a sa place, lorsque l'information est utile : par exemple, la juxtaposition toscane de *si* et de *noi* (GCI, Vol.12, p. 111). Et un regard diachronique n'est pas absent quand il est nécessaire (*huomo, om*, en italien ancien cf. GCI, vol.12, pp.10-11 ; la fréquente référence à Rohlfs 1966-69, en bibliographie, etc.).

Par ces choix diaphasiques et diatopiques, la GCI s'insère pleinement dans les recherches des linguistes italiens de l'époque qui, par leurs remarquables travaux collectifs (annexe 2), apportaient des arguments solides pour mettre fin à l'opposition discutable « oral=informel voire substandard » *versus* « écrit=formel » : le vol.7 de la GCI paraît en même temps que l'article fondateur de Nencioni (1983) ; le vol.8 est contemporain de la définition de l'« italiano medio » (Sabatini 1985) ; le vol.9 (1988) précède le substantiel volume IV du *Lexicon der Romanistischen Linguistik* (LRL 1988) ; enfin, la publication des deux ouvrages collectifs dirigés par Sobrero (1993) s'insère entre les vol.10-11 et 12 de la GCI. Jacqueline partage leur regard ouvert sur la langue contemporaine.

1. 4. La réception de la GCI

Les volumes de la GCI figurent souvent dans les références bibliographiques des linguistes travaillant sur l'italien et les grammaires d'usage actuelles s'appuient sur ses descriptions.

Le manuel de Maiden & Robustelli (2000), bien utile lorsque l'on est en charge d'un cours en LEA anglais/italien, est bâti sur des exemples en apparence forgés puisqu'ils ne

mentionnent pas de sources mais leur tissu va au-delà d'énoncés quotidiens et banals ; ils semblent pétris de faits d'actualité et s'inspirent sans doute quelquefois des GCI, citées en bibliographie jusqu'au volume 12 (Maiden & Robustelli 2000, p.459).

La grande grammaire en trois volumes (GGCI), de matrice initiale générativiste et coordonnée par Renzi & Salvi (1988-1991), dit en bibliographie sa dette dans le Vol. I. (1988), à la GCI, vol.2 (L'article) pour le Chap.7, à la GCI, vol.3 (Le possessif) pour le Chap.13, à la GCI, vol.5 (Le genre) pour le Chap.5, à la GCI, vol.6 (L'adjectif) pour le Chap.8 et enfin à la GCI, vol.8 (Les pronoms personnels) pour les deux Chap. 11 et 12 sur les pronoms. Dans les volumes suivants, l'apport des CGI est plus diffus à la fois parce que les problématiques y sont syntaxiques et aussi à cause des dates d'édition respectives ! Cette grande grammaire a fait le choix d'exemples forgés sur lesquels opérer des tests de transformation/ substitution propres à la démarche adoptée. Mais dans le dernier volume, ouvert à une approche pragmatique, on trouve quelques exemples dont la matrice est une occurrence de la GCI (par exemple, GGIC, vol.3, Chap.7, p.387: l'exemple (54)b d'un vocatif avec possessif reprend l'occurrence (810) de la GCI, vol.3/ Le possessif).

Les liens entre les GCI et l'ouvrage de Serianni (2000) témoignent d'une lecture réciproque attentive. Les références aux grammaires de Jacqueline ne sont pas le fruit d'une considération polie : les corpus des GCI viennent compléter la quête tout aussi scrupuleuse d'occurrences de l'auteur (Par exemple, Serianni (2000, VII, §.44, p. 178): "ce la caveremo", ce l'hai con me ? "(vari altri esempi in [...] Brunet 1985: 69)"). Les GCI nourrissent abondamment le chap. III. *Il nome* (Serianni 2000, pp.74-113) où n'apparaît pas moins d'une citation tous les six paragraphes. L'échange se fait également sur le fond, sur l'interprétation des phénomènes. Quelques exemples seulement : à propos d'un gallicisme « vo a fare, vo a dire », Jacqueline reporte les propos de Serianni « qui estime, avec modération, que ce tour devrait être évité <et> reconstitue le cheminement qui a conduit à cet emploi [...] » (GCI, vol.16. p. 212-13). Lorsqu'à propos des noms à double pluriel (*i bracci/le braccia*), Jacqueline expose les six points faibles des descriptions habituelles (GCI, vol.1, pp. 30-32), Serianni (2000, p. 102, §.117) avalise la méthode de Jacqueline. Ailleurs (Serianni 2000, p. 97, §.99), il répond aux perplexités de Jacqueline quant au pluriel d'*eco* (GCI, vol.1, p. 7) en proposant de recourir au processus d'analogie ; ou bien il donne son point de vue sur le genre du *Malvasia* (Serianni 2000, p.79 §.22), parmi les appellations de vins auxquelles Jacqueline réserve ... trois pages (GCI, vol.5, pp.67 -69) ! La lecture croisée des deux grammaires révèle l'estime que nos collègues italiens portaient à Jacqueline.

En 1995 (c'est-à-dire avant la dernière série des volumes de la GCI sur le verbe), Jacqueline devient « Socia corrispondente dell'*Accademia della Crusca* » et membre du Comité Directeur de la revue *Studi di Grammatica Italiana*. Elle appartient désormais au grand corps des linguistes attentifs à la vie de la langue italienne, et ce, alors qu'elle est originellement francophone.

2. Une démarche didactique d'avant-garde

De trop nombreux collègues en charge d'un cours de grammaire restent quelquefois circonspects devant ces 17 volumes, ne sachant trop comment les utiliser. En fait, il ne faut pas chercher dans ces volumes un *manuel* de grammaire. Les GCI ne constituent pas non plus un traité de didactique. Elles sont le résultat d'un processus de travail collectif et réflexif qui est révélé tout au long des volumes et que Jacqueline explicite dans un article (Brunet 1991).

Partie du constat pénible d'une « baisse de niveau spectaculaire [...] <qui> se manifeste sur trois plans au moins : celui de la connaissance de la langue maternelle, sur le plan grammatical mais aussi lexical, celui de la connaissance de la langue étrangère étudiée (dans le cas de l'italien, pendant 3 et plus souvent 5 ans), celui enfin de la connaissance des "outils", des instruments les plus simples nécessaires pour formaliser et analyser » (Brunet 1991, p.11-12, constat qui n'a rien perdu de son actualité) mais mue par une ferme volonté de respecter le cadre et les ambitions de l'université, Jacqueline élabore à travers essais et tâtonnements, comme elle l'écrit, une méthode de travail convaincante.

2.1. L'étudiant est au cœur du processus

Dans cette démarche, l'étudiant n'est pas seulement bénéficiaire de descriptions linguistiques qui vont l'aider dans son apprentissage mais il en est l'acteur et ce, à plus d'un titre. Il est l'acteur « initiateur » qui formalise, verbalise ses questions et ses doutes devant le groupe (Jacqueline part des interrogations des étudiants, on l'a vu), l'acteur « détective » à la recherche des occurrences significatives, l'apprenti chercheur qui dépouille les grammaires en quête de réponses à ses questionnements, l'acteur citoyen qui participe à la formulation des résultats/hypothèses explicatives. Cette centralité de l'étudiant qui est accompagné socratiquement par son enseignant constitue l'originalité et l'immense générosité de cette démarche.

Ce qui m'a semblé le plus important a été de dépasser le stade de la pure répétition, d'amener progressivement les étudiants sur un terrain à défricher, à déchiffrer, de créer avec eux un espace de recherche, où chacun apportait quelque chose, plus ou moins selon l'intérêt qu'il y trouvait, l'effort qu'il voulait bien fournir, l'assiduité dont il était capable (Brunet 1991, p.16).

Jacqueline n'impose aucunement sa façon de faire, qu'elle nomme sobrement « hypothèse » (Brunet 1991, p.16) ; celle-ci se module de façon « variable en fonction des niveaux » (Brunet 1991, p.11) :

- Dans une phase initiale, sur un/des texte/s, on « demande aux étudiants de relever et commenter tout ce qui leur paraît mériter un commentaire : telle forme du pluriel, telle construction, tel emploi d'un adjectif "à problèmes", etc. Le champ reste ainsi ouvert, tous les phénomènes sont vus en situation — ce qui, pour certains domaines (les suffixes, les prépositions), est indispensable » (Brunet 1991, p.12-13).

- Dans « l'esprit » des GCI, on peut également partir d'une difficulté commune que l'on apprend à expliciter, se partager la consultation des grammaires, recentrer le questionnement et constituer un corpus propre, susceptible de mettre à plat les réponses de la langue contemporaine.

- A un autre niveau (plutôt en 2^{ème} année universitaire), les matériaux des GCI peuvent également constituer un point de départ, un stimulus à la réflexion : autour d'un fait de langue, on extrait de grandes brassées d'occurrences des GCI que l'on ressaisit sur un exemplier/support de cours, en effaçant les commentaires explicatifs. Sur cette base, les étudiants verbalisent les problèmes afférents au fait de langue choisi. Ils chercheront les réponses ou non-réponses des grammaires, chacun « responsable » du dépouillement / de la consultation de l'une d'elles (y compris la GCI !). Enfin ils créeront à leur tour d'autres corpus pour étayer ou infirmer les hypothèses formulées.

Ces propositions ne prétendent pas à l'exhaustivité ; libre à chacun de les moduler ou d'en inventer d'autres. Une démarche inspirée par les GCI se caractérise par un va et vient entre un questionnement rigoureux, sans faux-fuyants et une recherche attentive dans le « corps » de la langue, le tout effectué dans une dimension collective, « la recherche en commun <agissant > comme un stimulant efficace » (Brunet 1991, p.16).

2.3. Une comparaison révélatrice ?

Cette quête d'une réflexion à travers la pratique, cette recherche d'un regard critique, cette participation directe — par l'analyse, par la constitution d'un corpus — légitimement demandée à l'étudiant et qui, de façon générale, le motive et l'engage » (Brunet 1991, p.13).

En préparant cette intervention, s'est imposé à moi comme une évidence un rapprochement avec une initiative, en Italie à la même époque, d'autres linguistes aux idéaux voisins. C'est en 1975, trois ans avant la sortie du premier volume des GCI, que Tullio De Mauro rédige les *Dieci tesi per un'educazione linguistica democratica* qui seront la feuille de route du GISCEL (Gruppo di Intervento e Studio nel Campo dell'Educazione Linguistica), moteur d'une réforme en profondeur de l'enseignement, groupe émanant de la *Società di Linguistica Italiana* (SLI)⁶. On notera que l'intitulé de ce manifeste porte le terme d'*educazione* et non de simple *pedagogia*. La langue n'est pas seulement objet d'études, finalité d'un perfectionnement individuel mais *outil* d'une pleine participation citoyenne :

Lo sviluppo e l'esercizio delle capacità linguistiche non vanno mai proposti e perseguiti come fini a se stessi, ma come strumenti di più ricca partecipazione alla vita sociale e intellettuale : lo specifico addestramento delle capacità verbali va sempre motivato entro le attività di studio, ricerca, discussione, partecipazione, produzione individuale e di gruppo [...] (*Dieci tesi ... VIII. Principi dell'educazione linguistica democratica*, alinéa 2)

Dans les deux cas, on le voit, la didactique du langage est fondée sur des valeurs plus vastes que le simple acquis technique de quelques « règles ». L'affinité posée ici entre les GCI et les *Dieci tesi* est peut-être purement fortuite ou subjective. Je ne possède pas les éléments de réponse mais les principes posés fermement par le GISCEL et le dynamisme de leur démarche collective peuvent servir, me semble-t-il, de lunettes grossissantes pour saisir les fondements humains, philosophiques et ... humanistes de la démarche de Jacqueline.

2.4. Une voie grande ouverte

Certes, certains volumes de la GCI auraient sans doute gagné à être traités de façon plus typologique ou généralisante avec les outils de la linguistique : les « excentricités » de la comparaison en italien (GCI, vol.7 ; cf. Fuchs 2014), l'épineux problème de la diathèse verbale (GCI, vol.12. Un *si* ou deux) qui demeure encore bien ardu pour les linguistes ! Les prépositions (GCI, vol.17) ont ultérieurement été en partie insérées comme éléments constitutifs des structures argumentales, actancielles ou des valences du verbe et de l'adjectif (selon les

⁶ <https://giscel.it/dieci-tesi-per-leducazione-linguistica-democratica/>

Leur fonctionnement est régional. Les groupes rassemblent universitaires et enseignants de tous degrés autour de thématiques variant tous les deux ans. Les échanges/bilans/ventilation des projets au niveau national se déroulent à l'occasion de congrès.

terminologies harrissiennes ou structuralistes), un peu comme sont traitées ces deux catégories de mots dans le dictionnaire De Mauro (2000). Jacqueline ne se le cachait pas mais rappelait une contingence vécue par nombre d'entre nous : en 1^{ère} ou 2^{ème} années universitaires (niveaux des cours de grammaire), l'étudiant n'a pas encore acquis (et l'acquerra-t-il un jour dans son cursus ?) les méthodes d'analyse linguistique des grands courants du XX^{ème} siècle. Alors, comme le suggère la guillaumienne Saffi (2008), plongeons avec gratitude dans ce corpus exceptionnel et que chacun mène son cours avec le bagage théorique où il est à l'aise et le respect des étudiants !

Conclusions

Certes l'informatique rend aujourd'hui plus fine l'élaboration de corpus, certes la linguistique de corpus a précisé ses critères (Montermini 2003) mais le corpus des GCI, classé par interrogations linguistiques, demeure exceptionnel et constitue encore un instrument de travail solide. Son texte tout en nuances est une école de respect. Quant à la position/proposition d'avant-garde de travailler avec l'étudiant, de le faire grandir dans sa réflexion et sa maîtrise de la langue, elle conserve toute son actualité et revêt peut-être plus que jamais un caractère d'urgence, à l'heure où les constats sont à l'appauvrissement de la langue des usagers. Puisse chacun poursuivre son enseignement avec la confiance que Jacqueline a transmise !

Catherine Camugli Gallardo

(Université de Paris Nanterre & Laboratoire MoDyCo, UMR CNRS 7114)

<https://modyco.fr/membre/catherine-camugli-gallardo/>

Annexe 1 - Le corpus des grammaires critiques de l'italien : 17 volumes parus de 1978 à 2011

- 1978 1. Le pluriel
- 1979 2. L'article
- 1980 3. Le possessif
- 1981. 4. Le démonstratif. Les numéraux. Les indéfinis.
- 1982. 5. Le genre
- 1983 6. L'adjectif

- 1984. 7. La comparaison
- 1985. 8. Les pronoms personnels
- 1987. 9. Tu, voi, Lei.
- 1991. 10-11. Les suffixes
- 1994. 12. Un *si* ou deux

(Travaux sur l'intercompréhension entre les langues romanes /Jorgen Schmitt Jensen

- 2000. 13. Le verbe 1. Miettes morphologiques
- 2003. 14. Le verbe 2. Les subordonnées complétives
- 2006. 15. Le verbe 3. Les subordonnées, suite et fin
- 2008. 16. Le verbe 4. Modes et temps
- 2011. 17. Les prépositions

On notera la cadence annuelle des dix premiers volumes, signe de la ténacité de l'auteure. La « pause » entre 1994 et 2000 correspond à la collaboration de Jacqueline à une description comparée des langues romanes qu'évoque, dans cet hommage, Maria Helena Araújo Carreira.

L'ordre des volumes n'est dû qu'aux conditions d'édition et non à un quelconque message scientifique ; le point de vue est volontairement contrastif : on part des difficultés d'étudiants italianistes francophones. La morphologie lexicale y a aussi sa place (vol. 10-11 sur les suffixes).

Annexe 2 - Contemporanéité des volumes de la GCI et des travaux linguistiques italiens

1978 *Premier volume de la GCI*

GCI

- Vol.6 **1983** Nencioni, Giovanni. « Parlato-parlato, parlato-scritto, parlato recitato». Di scritto e di parlato : discorsi linguistici. Bologna, Zanichelli : 126-179.
- Vol.8 **1985** Sabatini, Francesco. « L'italiano dell'uso medio : una realtà tra le varietà linguistiche italiane », in Holtus Günter & Radtke Edgar (éds). *Gesprochenes Italienisch in Geschichte und Gegenwart*. Tübingen, Narr : 154-184.

- Vol.9 1987 Berruto, Gaetano. *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*. Roma, Carocci.
- 1988 Beccaria, Gian Luigi. *Italiano – Antico e nuovo – il movimento, le varietà e i problemi nell'Italiano oggi*. Milano, Garzanti.
- 1988 LRL *Lexicon der Romanistischen Linguistik*, Band/ Volume IV. Tübingen, Max Niemeyer.
- Vol.10-11 1991
- 1992 *Linee di tendenza dell'italiano contemporaneo*, Atti del XXV Congresso della SLI - SLI 33. Roma, Bulzoni.
- 1993 Sobrero, Alberto (éd.). *Introduzione all'italiano contemporaneo - le strutture*. Bari, Laterza.
- 1993 Sobrero, Alberto (éd.). *Introduzione all'italiano contemporaneo - La variazione e gli usi*. Bari, Laterza.
- Vol.12 1994

Références bibliographiques

- Battaglia, Salvatore; Pernicone, Vincenzo. 1960. *La grammatica italiana*. Turin, Loescher.
- Battaglia, Salvatore. 1961-2002. *Grande dizionario della lingua italiana (GDLI)*. Turin, UTET, 21 vol.
- Brunet, Jacqueline. 1991. « Un itinéraire grammatical », in *Les langues modernes*, n°3, pp.11-16.
- <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96912171/f14.item.r=Jacqueline%20Brunet>
- Camugli, Sébastien ; Ulysse, Georges. 1973 [1967]. *Précis de grammaire italienne*, Paris, Hachette.
- Camugli Gallardo Catherine. 2007. Recension du Vol.14. *Le verbe 2. Les subordonnées complétives*, in *L'information grammaticale*, 2007 n°112, p. 52.
- www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_2007_num_112_1_3876_t12_0052_0000_2
- Catherine Camugli Gallardo. 2010. Recension du Vol.16. *Le verbe 4. Modes et temps*, in *L'information grammaticale*, 2010, n°124, pp.55-56.
- www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_2010_num_124_1_4083_t10_0055_0000_2

- De Mauro, Tullio; Mancini, Federico; Vedovelli, Massimo; Voghera, Miriam. 1993. *Lessico di frequenza dell'italiano parlato* (LIP). Milan, Etaslibri.
- De Mauro, Tullio (éd.). 2000. *Il dizionario della lingua italiana*. Turin, Paravia.
- De Mauro, Tullio (éd.) 2007. *Primo tesoro della lingua letteraria italiana del Novecento*. Turin, UTET. Unipress.
- Fochi, Franco. 1964. *L'italiano facile*. Turin, Feltrinelli.
- Fogarasi, Miklòs. 1983 [1969]. *Grammatica italiana del Novecento*. Rome, Bulzoni/Budapest, Tankönyvkiadó.
- Fuchs, Catherine. 2014. *La comparaison en français*. Paris, Ophrys.
- Maiden, Martin ; Robustelli, Cecilia. 2000. *A reference Grammar of Modern Italian*. Londres, Arnold.
- Migliorini, Bruno. 1955. *Grammatica italiana*. Florence, Le Monnier.
- Montermini, Fabio. 2003. Recension du Vol.13. *Le verbe 1, Miettes morphologiques*, in *L'information grammaticale*, 2003, n°99, p. 54-55.
www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_2003_num_99_1_2606_t1_0054_0000_3
- Pézar, André. 1971. *Grammaire italienne*. Paris, Hatier.
- Regula, Moritz ; Jernej, Josip. 1966. *Grammatica italiana descrittiva*. Bern, Francke-Verlag.
- Renzi, Lorenzo ; Salvi, Giampaolo (eds). 1988-1991. *Grande grammatica italiana di consultazione* (GGIC). Bologne, il Mulino.
- Rohlf, Gerhard. 1966-69 [1949-54]. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*. 3 volumes : *Fonetica* 1966 [1949]; *Morfologia* 1968 [1949]; *Sintassi e formazione delle parole* 1969 [1954]. Turin, Einaudi.
- Ruwet, Nicolas. 1967. *Introduction à la grammaire générative*
- Saffi, Sophie. 2008. Recension du Vol.14. *Le verbe 2. Les subordinées complétives*, in *Italies*, 2008, pp. 497-500. <https://doi.org/10.4000/italies.4209>
- Satta, Luciano. 1974. *Come si dice*. Florence, Sansoni.
- Serianni, Luca. 2000. *Grammatica, Sintassi, dubbi*. Turin, Garzanti.

Regard comparatiste de Jacqueline Brunet et son apport à la linguistique des langues romanes

La participation de Jacqueline Brunet aux séminaires, colloques et publications de l'équipe de linguistique comparative des langues romanes du Laboratoire d'Etudes Romanes de l'Université Paris 8 nous a laissé un souvenir inoubliable et des enseignements inépuisables. Nous avons réuni, au sein de l'équipe, que j'ai eu le privilège de créer et d'animer de 1997 à 2016, des linguistes des différentes langues romanes (roumain, italien, français, occitan, espagnol, catalan, portugais) dont, pour l'italien (langue à laquelle je me restreins ici), Sylviane Lazard, pilier fondamental de notre équipe, grâce à qui Catherine Camugli Gallardo nous a rejoints de façon permanente. Plusieurs linguistes d'universités italiennes ont accepté notre invitation pour participer à des colloques et aux publications qui s'en suivirent (Rosanna Sornicola, Alberto Sobrero, Salvatore Sgroi, Michele Prandi, Carla Bazanella, Elisabetta Fava, Anna Giacolone Ramat, Paolo Ramat). Quant à Jacqueline Brunet et Alvaro Rocchetti, d'universités françaises, ils ont répondu chaleureusement à nos multiples invitations. J'aimerais me concentrer maintenant sur la participation de Jacqueline Brunet à notre équipe de langues romanes, en tant qu'italianiste certes, mais toujours avec un regard comparatiste, plaçant l'italien au sein des langues romanes.

La présence de Jacqueline à nos séminaires et colloques était toujours stimulante et sympathique. Les discussions, les modérations de séances, ses présentations, à la fois claires et érudites, étaient toujours très appréciées, ainsi que sa qualité d'écoute et de dialogue.

1. Étude comparative de traductions en langues romanes

Je commencerai par évoquer la dernière participation de Jacqueline aux travaux de notre équipe de recherche. Elle a animé un de nos séminaires mensuels du vendredi à Paris 8. Ce fut le 14 février 2014. Juste avant le séminaire, Jacqueline s'est rendue aux Presses Universitaires de Vincennes, pour la publication d'une synthèse, qu'elle avait achevée, des premiers volumes (ceux non numérisés) de sa *Grammaire critique de l'italien*, en 17 volumes, publiés entre 1978 et 2011 par les PUV (voir, dans ce volume d'Hommage, l'article de Catherine Camugli Gallardo). Elle en est revenue très déçue à la nouvelle que, pour des raisons économiques, les PUV ne pouvaient pas publier ce nouvel ouvrage. Nous avons écouté Jacqueline et pensé à des alternatives pour que sa publication puisse voir le jour, ce qui malheureusement n'a pas eu lieu, Jacqueline étant décédée l'été suivant. La présentation, tout à fait passionnante, de Jacqueline

Brunet s'intitulait : « Réflexion sur quelques traductions françaises du Chant V de la *Divine Comédie* de Dante ». Il convient de préciser que les seules italianistes présentes étaient Sylviane Lazard et Catherine Camugli. Le défi était donc de présenter de façon accessible à des romanistes, non italianistes, un contexte culturel, littéraire, linguistique complexe, nécessaire à la compréhension de questions comparatives de traductions françaises d'un chef-d'œuvre du moyen âge italien. Nous étions tous captivés par la richesse et la clarté de l'exposé de Jacqueline.

Les traductions françaises examinées comparativement étaient celles de : A. Pézard, J. Risset, L. Portier, J-Ch. Vegliante, M. Scialom, D. M. Garin. La méthode de Jacqueline Brunet a suivi les étapes suivantes : - contextualisation du Chant V de la *Divine Comédie* ; - présentation des traducteurs et des différentes traductions en français ; - analyse fine des traductions en comparaison avec l'original : aspects sémantiques, lexicaux, morphologiques, syntaxiques, rythmiques ; - analyse comparative des différentes traductions françaises choisies, par rapport au texte original ; - remarques sur le profil de chaque traduction / traducteur. La méthode mise en œuvre - et qui me semble exemplaire - combine donc différents niveaux d'analyse et de contextualisation (linguistique, littéraire, culturelle) permettant à la fois une compréhension analytique et globale.

Tous les participants au séminaire du 14 février 2014 gardent un souvenir ému de cette dernière présentation / conférence de Jacqueline au sein de notre équipe de recherche de linguistique des langues romanes, à Saint-Denis. C'est cette émotion et cette admiration pour Jacqueline qui nous a menés à organiser une séance centrée sur la traduction du français dans les différentes langues romanes, en son hommage, au sein de notre Colloque de décembre 2015 sur la déixis dans les langues romanes. La publication qui en a découlé réunit des études dans la partie « Hommage à Jacqueline Brunet », les 122 dernières pages du volume de *Travaux et Documents* 62-2017 (p.427-545) : *La Déixis dans les langues romanes*, sous la direction de Maria Helena Araújo Carreira et Andreea Teletin, *Travaux et Documents*, 62-2017 (557 p.).

Suivant les enseignements si riches de Jacqueline Brunet sur la traduction, d'un point de vue comparatif, à l'occasion de sa dernière présence à notre séminaire, nous avons choisi comme corpus une œuvre française et ses traductions dans les langues romanes à l'étude. Le choix a porté sur *Dans le café de la jeunesse perdue* de Patrick Modiano, prix Nobel de la littérature en 2014, et ses traductions en italien, roumain, espagnol, catalan et portugais. Un atelier, animé par les italianistes de notre équipe, Sylviane Lazard et Catherine Camugli, s'est fixé des objectifs complémentaires pour les différentes langues romanes examinées en relation avec le thème de notre colloque sur la Déixis. L'alignement de l'original français et des traductions dans les différentes langues romanes examinées, élaboré par Caio Christiano (voir « Corpus roman

aligné : technique et interrogations linguistiques », p. 460-471), a permis des comparaisons aisées sur un corpus commun et un travail collaboratif, nous inspirant de l'exemple de Jacqueline.

Une brève présentation de l'ensemble de cet Hommage permettra de partager l'intention de notre équipe de recherche de mettre en œuvre les derniers enseignements reçus de Jacqueline lors de sa participation à notre séminaire du 14/2/2014, indiqué ci-dessus. Le premier texte est celui de Sylviane Lazard et de Catherine Camugli, « Atelier en hommage à Jacqueline Brunet : présentation » (p. 429-434), suivi du texte en italien (jusqu'alors inédit) de Gunver Skytte, de l'Université de Copenhague, « Commemorazione » (p.435-440), qui a été prononcé à l'occasion du « discorso di commemorazione di Jacqueline Brunet » à l'Accademia della Crusca (dont Jacqueline Brunet était membre correspondant).

Les articles qui suivent s'appuient sur le corpus commun, le corpus roman aligné, chaque auteur se penchant sur la langue de sa spécialité, toujours de façon comparative. Après des mises au point pour l'ensemble de l'atelier par Myriam Ponge dans son article « Remarques préliminaires sur des questions linguistiques de traduction » (p. 441-448) - où elle évoque la dernière présentation de Jacqueline à notre séminaire - et par Caio Christiano « Corpus aligné : technique et interrogations linguistiques » » (p.449- 471), c'est le tour de l'article de Catherine Camugli Gallardo « Où va la déixis ? Atelier : entre français et italien » (p. 474-486).

Figure ensuite un deuxième article de Myriam Ponge « Observations sur le traitement de la déixis dans la traduction espagnole » (p. 487- 498), suivi de celui de Monique Da Silva « La traduction des démonstratifs français en espagnol et en portugais » (p. 499 - 509). La comparaison entre le français et le roumain nous est proposée par Adriana Ciama, Andreea Teletin et Veronica Manole, « Quelques réflexions sur l'expression de la déixis en français et en roumain : le cas des déterminants démonstratifs dans l'œuvre *Dans le café de la jeunesse perdue* de Patrick Modiano » (p. 511- 522). La déixis fictive est analysée par Isabelle Simões Marques et Matilde Gonçalves, « *Dans le café de la jeunesse perdue* - Étude de la déixis fictive en français et en portugais » (p. 523- 529). Le dernier article d'Irène Song, intitulé « Analyse sémiotique du texte littéraire : rapport entre écriture et imaginaire à travers des illustrations de couvertures d'un roman de Patrick Modiano, traduit en langues romanes » (p. 531-545) se penche sur une comparaison sémiologique des couvertures des différentes traductions romanes et de celle du roman de Patrick Modiano *Dans le café de la jeunesse perdue*.

Nous avons ainsi voulu, en nous inspirant de l'attitude ouverte et collaborative de Jacqueline Brunet, ainsi que de ses réflexions et analyses comparatives sur les traductions

françaises de la *Divine Comédie* de Dante, lui rendre l'hommage collectif de notre équipe de recherche de linguistique des langues romanes.

2. Les formes d'adresse en italien. Comparaisons romanes

Évoquons maintenant la communication de Jacqueline Brunet au colloque de décembre 2007 à l'Université Paris 8 et sa publication en 2008 : Jacqueline Brunet, « Les formes d'adresse en italien : d'hier à aujourd'hui », in « *Mignonne allons voir si la rose* ». *Termes d'adresse et modalités énonciatives dans les langues romanes* (sous la direction de Maria Helena Araújo Carreira), *Travaux et Documents* 40-2008 (p. 63 -78).

Dans cette étude, Jacqueline Brunet se penche sur les formes d'adresse en italien de façon à la fois globale et analytique, tenant compte de l'évolution des formes, de leurs influences et de leur usage. L'étude des documents qui présentent des opinions, souvent opposées, sur l'usage des formes d'adresse, notamment *Lei*, donne une assise historico-culturelle à l'étude proprement linguistique de ceux-ci. Il s'agit d'une approche complexe et comparative des formes d'adresse en italien (comme nous l'avons vu pour l'étude comparative de différentes traductions françaises de *La Divine Comédie* de Dante). Dans le cas des formes d'adresse, la méthode est la suivante : contextualisation, évolution, comparaisons au sein de l'italien, avec le français et avec l'espagnol.

Le premier paragraphe de l'article présente d'emblée l'étude de l'italien dans une optique de comparaison des langues romanes : « La langue italienne partage avec la plupart des autres langues romanes (sauf le français) la particularité de posséder, outre le tutoiement et le vouvoiement, une troisième forme d'adresse, qui présente des caractéristiques spécifiques. Les pronoms qui correspondent à ces trois formes sont, respectivement, *tu*, *voi* et *Lei* (plus rarement *Ella*). Le *tu* trouve un équivalent exact dans le *tu* français sur le plan morphologique, il s'en distingue toutefois très sensiblement sur le plan de la diffusion. Le *voi* semble être le pendant du *vous*, mais, si ce parallélisme est morphologiquement exact, il n'est plus qu'une illusion sur le plan de l'emploi. La spécificité italienne, enfin, est pratiquement totale en ce qui concerne l'emploi d'une troisième personne, traditionnellement dite " de politesse" née tardivement, critiquée, attaquée, mais qui s'est imposée, malgré les incohérences dont est entouré son emploi. C'est à elle que je vais d'abord m'intéresser. » (p.63).

À propos de l'influence de l'espagnol (depuis le 15^e siècle l'Espagne exerce sa domination à Naples, en Sicile et en Sardaigne, les influences espagnoles s'étant diffusées jusqu'à Rome), Jacqueline Brunet conclut, suite à une présentation de l'évolution des formes de

troisième personne. Cette évolution est contextualisée par la présentation de divers points de vue dont témoignent des documents, en particulier du 15^e et 16^e siècles, sur l'usage et les influences.

« L'Espagne n'a pas apporté en Italie une innovation : l'emploi de titres abstraits en tant que formules allocutaires, attesté, on l'a dit, bien avant les XV^e et XVI^e siècles, s'est d'abord développé indépendamment de toute influence espagnole sur la péninsule. L'Espagne n'est à l'origine que d'un phénomène de mode qui en a poussé l'usage jusqu'à l'absurde. » (p. 69).

L'analyse fine, combinant savamment les perspectives diachronique et synchronique, centrée sur l'italien mais ouverte aussi à des comparaisons romanes, mène à la conclusion finale de cette étude exemplaire de Jacqueline Brunet : « Le *voi* a reculé sous l'effet du *Lei*. Le *Lei* est en train de reculer sous la poussée du *tu*. Preuve que la langue est, a toujours été, en continuel mouvement. Ce qui caractérise le mouvement actuel est son extrême rapidité. Rendez-vous dans quelques décennies, peut-être même dans quelques années, pour en mesurer les effets. » (p.78).

3. L'intercompréhension des langues romanes

Rappelons maintenant la participation, importante et décisive, de Jacqueline Brunet à la méthode (en quatre volumes, en quatre langues, selon la langue de départ de l'utilisateur) d'intercompréhension des langues romanes, issue d'un projet européen initié et coordonné par Jørgen Schmitt Jensen de l'Université d'Aarhus (Danemark). Jacqueline Brunet a participé, en tant que spécialiste de l'italien et romaniste, à deux volumes issus de ce projet. Le premier, rédigé en italien, adressé à des italophones qui souhaiteraient apprendre, par l'intercompréhension, le français, l'italien et le portugais (paru à Florence en 2008) ; le second, rédigé en français, adressé à des francophones souhaitant apprendre, par l'intercompréhension, l'espagnol, le portugais, l'italien et le roumain (paru à Paris en 2012). Jacqueline Brunet a participé à la coordination du volume en italien (BACH, Svend, BRUNET, Jacqueline, MASTRELLI Carlo Alberto, *Quadrivio romanzo. Dall'italiano al francese, allo spagnolo, al portoghese*. Firenze, Accademia della Crusca, 2008). Elle a joué un rôle déterminant, avec Jack Schmidely, après le décès en 2002 de Paul Teyssier, qui en assura la coordination, pour la publication du volume en français (TEYSSIER, Paul, *Comprendre les langues romanes. Méthode d'intercompréhension. Du français, à l'espagnol, au portugais, à l'italien & au roumain*. Paris, Chandeigne, 2012). Sur la page du titre de ce dernier volume, s'ajoute une information importante concernant la coordination de l'ouvrage : « Ouvrage élaboré par une

équipe de romanistes avec la collaboration de Romana Timoc - Bardy pour le roumain. Édition coordonnée par Jacqueline Brunet et Jack Schmidely ». Et, dans l'avant-propos, le coordinateur général du projet, Jørgen Schmitt Jensen (décédé en 2004) écrit : « Nous avons réuni une équipe internationale comprenant des universitaires de nos divers pays. Il y a dans cette équipe des romanistes provenant du Danemark, [...] ; de France comme Jacqueline Brunet (Besançon) pour l'italien, Jack Schmidely (Rouen) pour l'espagnol et Paul Teyssier (Paris-Sorbonne) pour le portugais ; [...]. " (p.11).

Comme on le voit, la participation de Jacqueline Brunet à cet ambitieux projet d'intercompréhension, initié et coordonné dans son ensemble par Jørgen Schmitt Jensen (Université d'Aarhus), a été décisive non seulement pour le travail commun de l'équipe internationale de romanistes, certes en tant qu'italianiste, mais aussi pour sa double coordination (volume en italien pour italophones et, compte tenu du décès de Paul Teyssier, volume en français pour francophones). Jacqueline Brunet : italianiste et romaniste.

Pour conclure...

Le regard comparatiste de l'italianiste Jacqueline Brunet nous révèle la complémentarité de l'analyse linguistique fine dans une langue - le cas échéant en italien -, dans son évolution, dans ses usages, situés dans leur contexte culturel *lato sensu*, mais aussi au sein des langues romanes. L'exemple de l'étude comparée de traductions françaises de *La Divine Comédie* de Dante, comme celle des formes d'adresse de l'italien qu'elle a menées, combinent différents niveaux d'analyse et de contextualisation (linguistique, littéraire, culturelle) permettant une compréhension à la fois analytique et globale.

C'est cependant dans sa participation à l'équipe de romanistes ayant mené à son terme la méthode d'intercompréhension des langues romanes (italien, français, espagnol, portugais et roumain), avec la coordination générale de Jørgen Schmitt Jensen de l'Université d'Aarhus (Danemark), que Jacqueline Brunet a joué un rôle-clé aussi bien en tant qu'italianiste qu'en tant que romaniste. Elle a œuvré de façon décisive et exemplaire pour l'intercompréhension des langues romanes, par la voie de la collaboration universitaire romane.

Maria Helena Araújo Carreira (Université Paris 8, Laboratoire d'Études Romanes)

Incontri di preposizioni

Ho incontrato Jacqueline Brunet, in varie occasioni, in Italia e all'estero e ho sempre nutrito sentimenti di stima e di ammirazione per la sua attività scientifica e didattica, svolta con piena dedizione e con passione. Ho presente la sua eccellente *Grammaire critique de l'italien* in 17 volumi, uno strumento che, grazie alla raccolta sapientemente ordinata di esempi di autore, si rivela prezioso per ogni italianista, ma che purtroppo non ha avuto la fortuna che meritava.

Ritengo assai utile che tutti gli storici della lingua italiana possiedano l'opera, che è presente nelle più importanti biblioteche statali e universitarie italiane. Pertanto mi auguro che la *Grammaire critique* sia presto rilanciata e possa occupare un posto d'onore nel campo dell'italianistica.

Nel volume *Les prépositions*, 17° della sua *Grammaire*, pubblicato nel 2011, alle pp. 191-214, Jacqueline Brunet, tratta delle preposizioni *su* e *sopra* unitamente, «tant elles offrent de points de ressemblance». Alla ricca documentazione allestita dall'eminente studiosa vorrei aggiungere due brevi note. La prima tratta di usi particolari di *su* nei titoli della stampa. La seconda tratta dell'incontro di *su* con altre preposizioni, quale avviene soprattutto nella comunicazione digitale.

Nei titoli della stampa degli ultimi decenni la necessaria concisione ha promosso un'espansione degli usi della preposizione *su* con valore relazionale (*su* equivale a 'per quanto riguarda', 'a proposito di' e sim). Ecco una breve esemplificazione che risale a trent'anni fa: 1) «Donne più "tirchie" sulla moda» (CS, 7-8-1986, p15), 2) «Sfida inglese sui cellulari» (CS, 10-2-96, p. 22), 3) «Sospetto di insider su De Benedetti» (CS 25-10-96, p. 23), 4) «L'ira dei Carabinieri sui politici» (CS, 17-10-96, p.6), 5) «La Germania mostra i muscoli sull'euro» (CS, 12-11-96, Economia, p. 23), 6) «Ma Parigi s'impunta sul valore della lira» (CS, 24-11-96, p. 3), 7) «Marino attendibile solo sugli esecutori» (CS, 3-10-97, p. 15), 8) «Udc divisa su Blocher» (CdT, 1-10-2008, p.1).⁷ Questi esempi, tutti nati all'insegna di un'estrema concisione (e del tutto comprensibili solo se accompagnati dagli articoli cui si riferiscono), non si pongono tutti sullo stesso piano. Derivano da espressioni già esistenti nella lingua: 2) - *sfida su*, 3) - *sospetto su*, 6) - *impuntarsi su*, 8) - *dividersi su*. Invece 1) è una frase ellittica equivalente a 'donne più averse in fatto di spese di prodotti della moda', 4) equivale a 'l'ira dei carabinieri si riversa sui politici', 5) equivale a 'la Germania mostra fermezza sull'euro', 7) equivale a 'Marino è

⁷ CS = Corriere della sera, CdT = Corriere del Ticino,

attendibile solo per quanto riguarda gli esecutori'. In tutti gli esempi appare chiaro come nei titoli l'esigenza della brevità e la ricerca dell'effetto spingono la preposizione *su* a entrare in nuovi contesti e a contatto con vari componenti frasali.

L'incontro di *su* con altre preposizioni, non è un fenomeno raro; basti pensare a sintagmi come: *su di me, da in piedi, da di fronte, dal di fuori*, e all'incontro con il partitivo: *a dei ragazzi, con dello zucchero*. Diverso è il caso di *su* relazionale (equivalente, come abbiamo visto, a 'per quanto riguarda', 'a proposito di' e sim.). Una frase complessa come *s'informò su da quanto tempo ero in città*, nasce dalla fusione di un reggente verbale *s'informò su* e di una interrogativa *da quanto tempo ero in città?*

Fraasi come *s'informò su da quanto tempo ero in città, discutevano su di quanto l'inflazione era aumentata, discutevano su in qual modo potevano accordarsi* sono frasi che si leggono per lo più soltanto in alcuni testi (stampa, testi digitali). Un italiano più sorvegliato evita l'incontro delle preposizioni: *s'informò da quanto tempo ero (fossi) in città, discutevano su quanto l'inflazione era (fosse) aumentata, discutevano sulla possibilità di accordarsi*.

La preposizione *su* s'incontra anche con altri giuntivi frasali: *m'informo su come Mario ha potuto vincere la scommessa / m'informo su con quale scopo Mario ha dato quella risposta / m'informo su per quale strada Mario era (fosse) giunto in città*.

In una serie di esempi, ricavati da twitter,⁸ vediamo su incontrare altre preposizioni:

su + in

«Vi prego apriamo una rubrica *su in quanti modi* vi siete fatti male» (20 aprile 2021, @muichvrou),

«Scommesse *su in che modo* oggi collasserò e quanto mi brucerò, primo giorno al mare» (30 luglio 2023, @Only_Cecia),

«Attendo con ansia messianica una risposta dal Min @Antonio_Tajani *su in che modo* uscire dalla #ViaDellaSeta» (5 settembre 2023, @michele_geraci)

«Senti un po' dopo Ventotene due domande te le dovrai fare *su in quanti* VERAMENTE la pensano come te» (24 agosto 2022, @AndySpider0071),

«Che infatti non sono studi *su in quanti casi* l'accusa sia falsa, ma sono estratti di studi sulle problematiche della separazione» (11 gennaio 2021, @94Angy),

«Vi prego apriamo una rubrica *su in quanti modi* vi siete fatti male» (20 aprile 2021, @muichvrou)

⁸ Sono grato al dott. Matteo Agolini, che ha compiuto per mio conto la ricerca su twitter.

«Previsioni *su in quanti secondi* andranno sold out i biglietti per Jungook a Central Park» (7 luglio 2023, @CbrNrf)

«Venerdì devo andare a casa del mio ragazzo, in macchina invece che in treno, si accettano scommesse *su in quanto tempo* mi perdo per le fratte e per tutte le stradine orrende» (29 agosto 2022, @_lilith_irl)

«Scommesse *su in quanto tempo* finirò questo libro? Io dico entro domenica» (20 settembre 2021, @manchesenzoscus);

su + a

«il fatto che uno staff tecnico e medico non si sia accorto della gravità dell'infortunio quando è il loro lavoro la dice tutta *su a chi* è affidata la nostra nazionale femminile, una vergogna!» (12 settembre 2023, @ggloriasparkles),

«Se ci fosse mai stato il dubbio *su a chi* si riferisse Draghi con “Pupazzetti della Russia”, Conte e Salvini con le loro relazioni sguaiate lo hanno dissipato» (23 settembre 2022, @DarioBallini),

«Sono lezioni importanti. Poi, ognuno sceglie cosa fare. Ma spesso, la scelta, diventa solo *su a chi* andare a rompere per farsi fare le cose» (16 aprile 2023, @Pax_Amoroso),

«C'è chi afferma il contrario. Sono indeciso *su a chi* dare credito, niente di personale» (13 settembre 2023, @here_again);

su + con

«No qui bisogna seriamente riflettere *su con chi* abbiamo ancora a che fare» (30 ottobre 2022, @Vito68122235),

«Mi spiace leggere che @carlorovelli sia caduto preda della disinformazione russa. Prof, le consiglio di leggere Anna Politkovskaja per avere un'idea *su con chi* abbia a che fare e la spietatezza del regime di Putin» (21 aprile 2023, @sbux93),

«Ma veramente discutete su #DiMaio, sul suo futuro partitino, *su con chi* si alleerà per scomparire fra 10 mesi? Il nulla condito col niente immerso nel vuoto» (25 giugno 2022, @fabcet), «La ginnasta con forse più continuità della nazionale negli ultimi anni è stata

Carlotta, ma non voglio incentrarmi sulla sua figura quanto *su con chi* si allenava» (3 maggio 2023, @double_layout);

su +per

«Io che cerco di ragionare *su per quanto* ancora dovremmo sopportare la trama dell'impotenza di Eric» (@unaCrawleyacaso, 29 dicembre 2022),

«Pensieri *su per quanto tempo* dovrete stare insieme prima di andare a convivere?» (@lstvshowsaddict, 9 maggio 2022),

«A volte mi fermo a pensare *su per quanto tempo* non potremo avere notizie di hyunjin» (@fraxsym, 26 aprile 2021).

Un fenomeno di superficie (l'incontro di *su* con un'altra preposizione) rivela la modalità di fusione di un reggente e di una proposizione interrogativa in una frase complessa «La nota - mi suggerisce Davide Mastrantonio - pone un problema rilevante che interessa il nesso tra sintassi e registro: questi cumuli di preposizioni sono strutturali, cioè dipendono dall'incontro tra la preposizione della frase reggente e la preposizione del complemento della frase retta, anticipato in prima posizione come è normale nelle frasi interrogative; ma al tempo stesso i cumuli sono anche avvertiti, almeno in certi livelli di lingua, come da evitare».

Maurizio Dardano
(Professeur émérite à l'université Roma 3, Accademia della Crusca)

D'une formation à l'autre.
La linguistique historique enseignée par Jacqueline Brunet
à l'heure des nouvelles pédagogies.

Par cette communication, je voudrais rendre hommage à la pédagogue hors pair qu'était Jacqueline Brunet. Je m'exprime en tant qu'ancienne élève qu'elle a formée à la linguistique historique pour la préparation à l'agrégation externe d'italien.

En 1992, Jacqueline Brunet était membre du jury. Comme vous le savez, ce n'est qu'en 2012 que la loi n° 347 article 55 a imposé pour la désignation des membres des jurys de concours le respect d'« une proportion minimale de 40 % de personnes de chaque sexe ». Jacqueline était alors la seule femme du jury, entourée de Pierre Blanc, Gilles de Van, Norbert Jonard, Antoine Ottavi et Marius Pantaloni. C'était déjà une particularité.

L'autre particularité était qu'elle venait faire cours à l'ENS de Fontenay-Saint-Cloud. C'était le vendredi matin, à raison de deux heures tous les quinze jours. Nous étions à la fois fiers et rassurés de bénéficier de l'enseignement d'un membre du jury.

Les locaux dans lesquels se déroulaient les cours étaient passablement vétustes – et n'avaient rien à voir avec l'édifice que l'on connaît aujourd'hui à Lyon. C'était le vendredi matin, à la fin d'une semaine harassante. Le mois de novembre est encore plus long et privé de lumière dans la région parisienne qu'ailleurs. Et pourtant, la séance de philologie, ou plus exactement de linguistique historique, passait en un souffle. L'accent chantant de Jacqueline, ses yeux bleus et son énergie à nous transmettre ses connaissances avec passion suffisaient à alléger la journée.

Depuis mon recrutement à Grenoble, j'ai toujours assuré les cours de linguistique historique en licence, puis, après le départ à la retraite de Patrick Mula en 2017, j'ai pris en charge la préparation à l'épreuve de philologie pour les candidats à l'agrégation. Or, j'avais gardé précieusement les notes que j'avais prises pendant les cours de Jacqueline et, les années passant, je n'ai jamais trouvé de meilleure façon de procéder. Ce qui suit expose la façon dont je les ai mises en forme dans le cadre d'une préparation hybride à l'agrégation.

Au préalable, voici le contexte dans lequel cette préparation a été pensée.

Nous le savons tous, la formation à l'agrégation et plus largement la filière LLCER d'italien est fragile, sinon menacée, dans la plupart des universités. Celle de Grenoble a beau avoir connu la première chaire d'italien en France, comme le rappelle Jérémy Dubois dans son ouvrage sur l'italianisme, elle ne fait pas exception. C'est à partir du moment où les épreuves du Capes se sont différenciées de celles de l'agrégation et à partir du moment où la LRU a inscrit

l'université dans une logique de rentabilité des formations et de concurrence entre les établissements que nous avons eu, comme toutes les universités, des difficultés à assurer la préparation.

Depuis 2010, chaque année en septembre, le responsable de l'agrégation à l'Université Grenoble Alpes – Laurent Scotto d'Ardino – entame des négociations difficiles pour maintenir la formation. Dans ces circonstances, on mesure pleinement combien l'italianisme est un « sport de combat », pour reprendre le bel intitulé de cette journée d'étude consacrée à la mémoire de Jacqueline Brunet. Négociations du responsable, voire tractations parfois, mais aussi concessions de la part des préparateurs qui chaque année doivent accepter de travailler des questions pendant l'été sans savoir s'ils pourront finalement assurer leurs cours ou non à la rentrée. Les enseignants peuvent d'un côté prendre le risque de se retrouver en sous-service à la rentrée, ou de l'autre prendre les heures d'agrégation en heures complémentaires – ce que je fais depuis 2014. Autant dire qu'aucune de ces solutions n'est satisfaisante. Il y a quatre ans, il a fallu négocier pour que la seule candidate à l'externe, qui redoublait, puisse bénéficier d'une préparation. En tenant compte de la mutualisation avec l'agrégation interne, l'UFR de Langues Étrangères nous a accordé 60h TD pour l'intégralité de la formation. Nous avons réparti les heures comme nous le pouvions. À titre d'exemple, j'avais 3h pour la philologie, 3h de TD.

En 2021, les choses ont pris une autre tournure : la formation a été suspendue pendant un an parce qu'il n'y avait qu'une seule candidate.

C'est à ce moment-là que nous avons réactivé un projet qui avait déjà été évoqué en 2016 alors que je terminais mon mandat de responsable du département d'italien. Lorsque j'avais sollicité la présidente de l'université pour qu'elle soutienne la formation d'excellence qu'est l'agrégation, elle avait suggéré de monter une demande un financement IDEX pour une formation à distance. Ce projet, extrêmement lourd à monter, avait été porté en 2017 par Laurent Scotto d'Ardino, mais il n'avait pas franchi la dernière étape du processus de sélection. Le travail qu'il avait effectué alors a toutefois pu servir de point de départ à la refonte de notre préparation à l'agrégation.

Il se trouve que le vice-président actuel en charge de la formation au niveau des sciences humaines, qui s'appelle Kevin Sutton, a pris la mesure du danger que constitue la disjonction toujours plus forte entre le CAPES et l'agrégation – et la réforme qui se profile va encore davantage creuser l'écart. En tout cas, l'Université Grenoble Alpes s'est montrée prête à investir dans la formation des agrégatifs, qui constituent aussi un vivier potentiel de doctorants.

Le premier soutien de l'Université à l'agrégation d'italien s'est manifesté au moment où Laurent Scotto d'Ardino, Laura Fournier, Élise Leclerc et moi-même avons organisé une

école d'été en juillet 2022, qui a été un franc succès. J'en profite pour remercier à nouveau amicalement et chaleureusement les collègues qui se sont impliqués dans ce projet. Massimo Lucarelli, Raffaele Ruggiero, Sylvain Trousselard et Sophie-Laure Zana ont grandement contribué à la réussite de notre manifestation, preuve que si l'italianisme est un sport de combat, il est aussi un sport d'équipe.

Or, Kevin Sutton avait lui-même participé, en tant que géographe, au dépôt du projet IDEX en 2017 avec Laurent Scotto d'Ardino. Dans la mesure où il connaissait le dossier que j'avais présenté à ce moment-là pour l'épreuve de philologie, il nous a suggéré en 2022 de faire une demande de Congé pour Projet Pédagogique, qui a été accueillie favorablement puisque chacun de nous a été libéré de ses obligations habituelles pendant six mois. Au cours de cette période, j'ai pu concevoir une formation à distance pour la linguistique historique, dans le cadre de la formation que nous avons baptisée « VAI all'UGA » « Vers l'Agrégation – Italien » (voir le logo au début de la vidéo, de 0'00 à 0'08, accessible [sur ce lien](#)).

Je saisis l'occasion de cette pause pour remercier vivement Estelle Zunino, qui m'a remplacée pour les cours de philologie, et Sonia Porzi, qui a assuré le cours sur la question médiévale pendant qu'Élise Leclerc me remplaçait en version ancienne. Leur engagement sans faille dans la préparation grenobloise illustre à quel point la solidarité est encore forte dans notre petit milieu, en dépit des réformes délétères qui nous poussent à toujours plus de concurrence entre les universités.

C'est cette nouvelle formation que je vais vous présenter maintenant, en vous montrant tout ce qu'elle doit à Jacqueline Brunet.

De façon générale, deux éléments ont nourri ma réflexion.

Le volant d'heures consacré à la philologie a toujours été insuffisant. Même dans les années fastes, c'est-à-dire lorsque nous ouvrons à pleine voile avec cinq inscrits, je n'avais que 22 heures de présence devant les « préparatoires » (à titre de comparaison, il y en a 30 à Lyon 3 par exemple). Chaque année, je devais fournir des documents écrits en complément du cours. En outre, les heures de préparation à l'oral après les résultats de l'admissibilité étaient toujours réduites à la portion congrue. J'avais donc finalement déjà expérimenté l'envoi de documents, mais d'une façon qui n'était pas satisfaisante.

Par ailleurs, en 2020, la crise sanitaire m'avait obligée à intervenir de façon très artisanale sur Discord, en particulier au moment où j'avais remplacé Noemie Castagné à l'ENS de Lyon. Au cours de l'année universitaire qui a suivi, Zoom faisait son entrée dans nos vies pour ne plus en sortir. C'était le temps où nous découvrons ces plateformes qui n'ont maintenant plus de secret pour nous. Cette expérience de l'enseignement à distance de la

linguistique historique m'a confirmé ce que j'avais déjà pressenti en 2016 lors de la proposition que j'avais faite dans le cadre du projet IDEX, à savoir qu'il fallait trouver comment conserver les deux moyens de communication dont dispose l'enseignant : la voix et le tableau.

Comme le faisait Jacqueline, j'écris en effet tout au tableau, si bien qu'à distance, sans partage d'écran, les explications auraient été incompréhensibles. Par ailleurs, Jacqueline nous avait parfaitement montré que la linguistique historique est une activité très concrète parce qu'elle a trait au langage ; dès lors, sans la voix, et je dirais même sans le visage qui articule, bon nombre d'explications demeurent totalement abstraites, en tout cas en ce qui concerne la phonétique. En revanche, lorsqu'à distance j'écrivais sur mon écran d'ordinateur en même temps que je parlais, la compréhension de la part des préparionnaires s'en trouvait facilitée. Il m'a donc semblé que l'idée que j'avais eue de concevoir des vidéos pédagogiques pouvait vraiment représenter une bonne solution.

L'architecture de l'ensemble de notre nouvelle formation en linguistique historique s'inspire de la charpente du cours de Jacqueline. Elle nous a formés en nous présentant en premier lieu et de façon théorique les phénomènes linguistiques, qu'elle illustre par des exemples tirés des œuvres au programme. Cette façon de procéder, plutôt que de plonger directement dans l'étude du corpus de textes, nous armait pour répondre à n'importe quelle question, y compris sur un mot qui n'aurait pas été étudié en cours. J'ai donc repris cette perspective générale pour bâtir mon cours à distance. Le module 1 présente les causes et les effets du passage du latin à l'italien. Le module 2 concerne la phonétique. Le module 3 contient des cours sur la morphologie et la versification. L'objectif est que les préparionnaires puissent se former en autonomie, de façon à ce que les heures en présentiel soient consacrées à l'entraînement, ce qui jusqu'à présent n'était guère envisageable étant donné le faible volume horaire dont je disposais. En ce qui concerne la phonétique, j'ai repris la progression adoptée par Jacqueline : d'abord le vocalisme tonique ; puis le consonantisme, le vocalisme atone, les diphtongues, les hiatus, et les phénomènes phonétiques généraux. En voici l'architecture générale (voir [la vidéo](#) de 0'09 à 1'54).

Il peut paraître étrange de dissocier le vocalisme tonique du vocalisme atone en intercalant entre eux le consonantisme. Il me semble pourtant que ce choix se justifie doublement. D'une part, lorsqu'on étudie l'évolution conditionnée, on est amené à parler de la palatalisation. Il est donc pertinent d'aborder rapidement ce phénomène concernant le consonantisme. Par ailleurs, traiter le consonantisme entre deux chapitres de vocalisme donne le temps d'assimiler et de digérer le vocalisme tonique. Il est en effet parfois difficile, pour les

préparationnaires qui débutent en linguistique historique, de ne pas confondre les voyelles toniques et les voyelles atones.

De plus, Jacqueline traitait les diphtongues et les hiatus dans un chapitre à part. C'est une répartition que je trouve très efficace, car elle favorise la distinction entre les diphtongues primaires, qui existaient donc déjà en latin et les diphtongues secondaires, qui résultent de l'ouverture des voyelles toniques /e bref/ et /o bref/. Cela permet aussi de mieux comprendre le développement du yod à partir de deux voyelles en hiatus.

Enfin, il arrive que les manuels commencent par la présentation des phénomènes phonétiques généraux. C'est le cas du cours de Jean Nicolas par exemple. Mais il me semble difficile de traiter d'emblée certains cas particuliers comme la métathèse ou l'haplologie, qui ne sont pas toujours très simples à comprendre, sans compter qu'à l'inverse, des phénomènes comme l'aphérèse ou la syncope sont d'autant plus faciles à assimiler à la fin des cours sur la phonétique qu'on a été amené à les analyser très fréquemment. Je ferai une dernière remarque. L'intitulé des grandes parties reprend celui de Jacqueline, mais comme vous l'aurez remarqué, chacune des vidéos se présente sous la forme d'une question, de façon à ce que l'enjeu soit immédiatement identifié et que la vidéo comporte des éléments de réponse au sujet du phénomène qui est traité. Il s'agissait aussi de donner un titre dynamique pour qu'il soit plus attrayant.

Quoi qu'il en soit, je crois que l'élément qui m'a le plus marquée au début du cours de Jacqueline a été lorsqu'elle nous a expliqué ce qu'était la loi du moindre effort. Je ne saurais dire si j'ai repris mot pour mot ce qu'elle nous avait dit, mais je sais que je lui dois la façon dont j'ai compris ce phénomène. Voici comment je l'ai mis en scène, trente-deux ans plus tard, dans une [vidéo](#) (de 1'59 à 3'40). Je profite de l'illustration que vous venez de voir pour saluer le remarquable travail effectué par Loïc Medina, ingénieur pédagogique à la Direction d'Appui à la Pédagogie et à l'Innovation, qui a mis ses compétences au service du projet VAI all'UGA.

Une explication de Jacqueline Brunet que j'avais également trouvée lumineuse était celle de la fameuse ouverture des voyelles toniques qui aboutit à un phonème fermé. Les préparationnaires ont parfois du mal avec ce phénomène qui fait se télescoper ouverture et fermeture. Sur ce point, je sais que mon explication reprend mot pour mot celle de Jacqueline, car en préparant cet exposé j'en ai retrouvé la trace dans mon cours d'agrégation de 1992. Voici la forme que prend cette explication à l'ère des nouvelles pédagogies ([extrait vidéo](#) de 3'41 à 4'30).

Vous aurez remarqué que dans les deux exemples que je donne, j'emploie la même formulation : « conformément à l'évolution spontanée des voyelles toniques ». C'était ces

mêmes mots que Jacqueline Brunet employait. J'ai encore le timbre de sa voix à l'oreille. Si je m'en souviens aussi bien, c'est que son cours était non pas répétitif, ce qui serait péjoratif, mais qu'il était construit sur la répétition, ce qui est bien autre chose. On connaît en effet les vertus du biais cognitif que Robert Zajonc a théorisé en parlant « d'effet de simple exposition ». Il me semble que cet aspect est renforcé par la forme audio-visuelle, qui crée une sorte d'hypnose.

Ainsi, quand j'explique la palatalisation sous l'influence du yod, je me souviens des exemples et des exemples que nous donnait Jacqueline sur ce point. À force d'entendre que « deux voyelles en hiatus développent un yod », cette formulation devenait un véritable réflexe. Nous conditionner de la sorte était d'ailleurs indispensable, car en 1992 nous devions préparer en quarante minutes la traduction et l'explication de texte ancien, ainsi que le questionnaire philologique. Autant dire que c'était aussi une épreuve de vitesse ! Aujourd'hui, les mots de Jacqueline sont gravés sur les vidéos que j'ai conçues. En voici un exemple ([extrait vidéo](#) de 4'32 à 5'46).

Grâce à cette pédagogie de la répétition, où les analyses finissaient par constituer comme des incantations, nous avons déjà assimilé les phénomènes lorsque nous sortions de la salle de cours. Il ne nous restait plus qu'à nous entraîner en vue de l'épreuve orale. J'ai tenté de reproduire cet effet en accompagnant chaque vidéo d'une série d'exercices, annoncés toujours de la même façon, comme ici : [extrait vidéo](#) de 5'47 à 5'54.

Enfin, je me souviens que sur ses conseils nous faisons des fiches récapitulatives sur chacun des phénomènes. Je m'en suis inspirée pour créer la rubrique « récapitulons » qui termine chacune des vidéos. En voici deux exemples : [extrait vidéo](#) de 5'56 à 6'58. Ces rubriques sont pour moi fondamentales, non seulement parce qu'elles représentent une synthèse de ce qui a été dit, mais aussi parce qu'elles fonctionnent sur l'émotion, et en particulier sur le « pouvoir émotif du matériel visuel », pour reprendre la formulation d'Helene Joffe. Faciles à mémoriser, pénétrant immédiatement l'esprit, les images suscitent comme on le sait des émotions dont le psychologue Zajonc encore a montré dès 1984 la corrélation avec la pensée dans le processus d'apprentissage.

Je terminerai en donnant un dernier exemple de ce que le cours de Jacqueline m'a inspiré. Elle arrivait toujours avec un gros tas de fiches bristol qu'elle tenait dans une main, et qui contenait son réservoir d'exemples. Plus de fiches bristol dans un enseignement à distance, mais à partir de l'index que j'ai établi, Loïc Médina a constitué une base de données des mots analysés dans les vidéos et dans les exercices. Pour chaque mot, on obtient, par un simple clic, l'explication de son évolution, ainsi que l'endroit où il a été traité dans l'ensemble des vidéos. Il est également possible de chercher un mot précis ou bien d'effectuer une recherche par

phénomènes. Il s'agit donc d'un index interactif et à multiples entrées, qui pourrait éventuellement constituer à l'avenir un outil de recherche collaboratif. Je ne peux en revanche pas vous montrer son fonctionnement parce qu'il est encore en construction.

À la session 1992 de l'agrégation, la question contemporaine portait sur le roman policier. Au programme figurait entre autres le *Nom de la Rose*. Je ne sais pas pourquoi, mais je me souviens avoir été très marquée par l'évocation de Jean de Salisbury dont on connaît la célèbre formule des « nains sur les épaules des géants ». Par une association d'idées mystérieuse, je repense à ce passage au moment de conclure. Je crois qu'il s'agit pour moi de m'incliner devant la mémoire de Jacqueline Brunet, car je sais tout ce que je lui dois. Pas seulement d'un point de vue pédagogique et scientifique. Mais aussi d'un point de vue humain. Le jour où je préparais une des deux leçons, le hasard avait voulu que je sois installée au CDI parce qu'il y avait des travaux dans le lycée où se déroulaient les épreuves. Malgré les avertissements au public, la porte s'ouvrait sans cesse, rendant encore plus difficile ma concentration. À un moment donné, j'ai craqué et je suis sortie en larmes dans le couloir, totalement découragée et à deux doigts de renoncer. Le jury passait par là, revenant d'une pause-café ou de sa pause déjeuner. Jacqueline s'est arrêtée, m'a demandé ce qui me mettait dans un état pareil, et à mes explications elle a répondu quelque chose que je n'ai jamais oublié et que je n'oublierai jamais : « allons, si vous étiez devant une classe, qu'est-ce qui se passerait ? » et elle a rejoint la salle où se déroulaient les épreuves. Ces quelques mots ont suffi à me faire réagir, j'ai pu continuer à préparer l'épreuve et j'ai réussi. Il s'agissait peut-être bien de la leçon sur le roman policier, et peut-être que j'avais cité Jean de Salisbury. Peu importe. Au-delà des méandres de la mémoire, il reste l'image de Jacqueline Brunet, professeure exceptionnelle. Et une grande dame.

Cécile Terreaux-Scotto (Université Grenoble Alpes, LUHCIE)

Bibliographie

Dubois, Jérémie, *L'enseignement de l'italien en France 1880-1940. Une discipline au cœur des relations franco-italiennes*, Grenoble, UGA Éditions, 2017, collection « Italie Plurielle », <https://books.openedition.org/ugaeditions/1362>.

Jean de Salisbury, *Metalogicon*, traduit, annoté et présenté par François Lejeune, Paris, Vrin, Presses de l'Université Laval, 2009, III, 4, p. 246.

Joffe, Helene, « Le pouvoir de l'image : persuasion, émotion et identification », *Diogène*, 2007/1, n° 217, p. 102-115, <https://www.cairn.info/revue-diogene-2007-1-page-102.htm> [consulté le 25 avril 2024].

Zajonc, Robert B., « Attitudinal Effects of Mere Exposure », *Journal of Personality and Social Psychology Monographs*, 1968, vol. 9 (2, Part 2), p. 1-27.

Zajonc, Robert B., « On the primacy of affect », *American Psychologist*, 39(2), 1984, p. 117-123, <https://doi.org/10.1037/0003-066X.39.2.117> [consulté le 25 avril 2024].

Traduire Franco Sacchetti avec Jacqueline Brunet et Odile Redon

Au début du volume consacré à Franco Sacchetti par Jacqueline Brunet et Odile Redon, il est indiqué que : « Ce travail a été réalisé avec un groupe d'étudiants des départements d'histoire et d'italien de l'université de Paris VIII-Vincennes à Saint-Denis »⁹. N'ayant pas participé à cette traduction collective d'une sélection des *Trecento Novelle* de Franco Sacchetti (v. 1335-v. 1400)¹⁰, nous ne pouvons malheureusement pas témoigner directement de sa genèse. De plus, en 2014, au début du projet de traduction de l'œuvre intégrale auquel nous avons participé et continuons de participer, nos deux collègues étaient déjà disparues¹¹. Et si l'ensemble des traductrices et des traducteurs de cette nouvelle entreprise a parcouru les pages des *Tables florentines* de Jacqueline Brunet et d'Odile Redon, le groupe de travail s'est efforcé de définir ses propres méthodes et, chemin faisant, les règles qui devaient s'appliquer à l'ensemble du recueil. Aujourd'hui, après avoir achevé le premier volume¹², il est possible de rouvrir les *Tables florentines* et de commencer une autre forme de dialogue. Avant que l'équipe de traduction n'entame le second volume¹³, la relecture de cette anthologie viendra peut-être soutenir l'effort qui reste à fournir.

L'introduction, bien que très brève, reflète des choix généraux, réfléchis. Parallèlement à une présentation générale de l'auteur et du corpus, les auteures replacent le texte dans une perspective historique du récit court, indiquant au passage, et de manière lapidaire : « Le *Trecentonovelle*, postérieur de près d'un demi-siècle, semble être le brouillon du *Décameron* »¹⁴. La messe était dite depuis plusieurs siècles donc, il s'agissait dès lors pour les auteures d'entamer un exposé pour rappeler la différence entre la carpe et le lapin. L'idée d'un

⁹ *Tables florentines : écrire et manger avec Franco Sacchetti*, traduction et présentation sous la direction de Jacqueline Brunet et Odile Redon, Paris, Stock, 1984.

¹⁰ Franco Sacchetti, *Le Trecento Novelle*, éd. Michelangelo Zaccarello, Firenze, Edizioni del Galluzzo-SISMEL, 2014.

¹¹ Odile Redon en 2007, Jacqueline Brunet en 2014.

¹² Le séminaire, organisé par Sylvain Trousselard, s'est déroulé à l'université Lyon-II, dans le cadre du LABEX COMOD, entre 2014 et 2023 et a impliqué Laurent Baggioni, Ismène Cotensin, Frank La Brasca, Élise Leclerc, Pascaline Nicou, Cécile Terreaux-Scotto. L'ensemble de ce travail collectif a donné lieu à la parution du volume suivant : Franco Sacchetti, *Les trois cents nouvelles / Le trecento novelle*, vol. 1, dir. Sylvain Trousselard et Michelangelo Zaccarello, trad. fr. Laurent Baggioni, Ismène Cotensin, Cécile Terreaux-Scotto, Sylvain Trousselard, avec la collaboration de Frank La Brasca, Élise Leclerc et Pascaline Nicou, Paris, Classiques Garnier, 2024. Ce travail a également abouti à un volume collectif, voir Laurent Baggioni, Sylvain Trousselard (éd.), *En traduisant Franco Sacchetti : de la langue à l'histoire*, Paris, Classiques Garnier, 2021.

¹³ Volume dirigé par Ismène Cotensin.

¹⁴ *Tables florentines*, p. 12.

Decameron tarocato demeure encore aujourd'hui dans l'esprit de bien des universitaires et il nous faut reconnaître que Jacqueline Brunet et Odile Redon ont réglé ce problème avec clarté et efficacité. En effet, face à un Boccace qui met en place une économie complexe du texte, fondée sur un récit-cadre et sur une répartition savamment ordonnée des nouvelles, avec Sacchetti, on a « l'impression de voir par ses yeux la déambulation et les rencontres de ses contemporains, d'entendre leurs mots »¹⁵, car il « raconte de vive voix » même si ses nouvelles sont paradoxalement scandées par le rappel constant de la médiation de l'écriture, puisque le « je » affleure souvent sous la forme d'un « *io scrittore* » (« moi qui écris »)¹⁶.

Jacqueline Brunet et Odile Redon n'ont pas manqué de relever les caractères fondamentaux de ce paradoxe, notamment les irrégularités qui émaillent les textes, les nombreuses anacoluthes, les verbes au pluriel suivis de sujets au singulier ou encore l'irruption du présent à l'intérieur d'un récit au passé. Ces caractéristiques deviennent alors le lieu de choix traductifs parfois difficiles. Un élément parmi d'autres : l'irruption du présent dans le récit, qui insiste sur la dimension orale des nouvelles, mais dont le but est aussi, très souvent, de relancer l'action et de faire rebondir le récit. Autre difficulté que Jacqueline Brunet et Odile Redon ne manquent pas de souligner : l'usage intensif du verbe *dire* qui apparaît presque systématiquement avant ou après les interventions directes des personnages. Cette fréquence de la référence à l'oralité, ce « verbe à tout dire »¹⁷ « ponctue », pour reprendre leur formulation, abondamment les discours, tout en constituant une marque distinctive du style écrit. Contrairement à la traduction des *tables florentines*, la traduction des *Trois cents nouvelles* n'a d'ailleurs pas conservé ces répétitions. Ce « verbe à tout dire » a été décliné en autant de « répond », « demande », « souligne », plusieurs verbes renvoyant directement aux propos des personnages. Il a de plus été intégré, au moyen d'incises, aux phrases du discours direct. La force évocatrice du « dit » brut, d'un côté, la volonté de privilégier la vivacité de l'échange, de l'autre.

Si les traductrices ne se sont pas reconnues le « droit de transformer » le texte, pour se tenir à un « souci de fidélité », elles ne sont pas allées jusqu'à proposer une « traduction archaïque ». Mais lorsque l'entreprise traductive est présentée comme la restitution d'un texte accessible au public contemporain, le choix d'expressions archaïques (comme « ost » pour armée, la « cogne » comme unité de mesure) est aussitôt revendiqué, signe que la traduction se maintient dans un équilibre délicat.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 13.

¹⁷ *Ibid.*

Les travaux sur la langue de Sacchetti ont mis en lumière sa spécificité : une langue concrète, pragmatique, volontairement (et peut-être artificiellement) populaire, florentine. Face au modèle boccacien, on touche ici du doigt un choix d'écriture particulier : une langue mimétique qui inscrit des imperfections dans les propos de ses personnages, des répliques ou des mots en dialecte milanais ou génois, des exclamations dans une langue mélangée, volontairement impure, où apparaissent aussi des mots étrangers. Le boucher ou le paysan donnent parfois l'illusion d'une expression en adéquation avec leur position socio-culturelle dans un effet de réel soigneusement adapté aux exigences de la forme brève.

Les choix traductifs de Jacqueline Brunet et d'Odile Redon sont contraignants, adhérents aux régularités et aux irrégularités du texte, dans la mesure où les traductrices se sont employées à respecter les ruptures, les ellipses et autres redondances. Elles font également le choix d'une traduction littérale de « *il detto, la detta, al detto etc.* », « ledit, ladite, audit » etc. Pourtant, on ne peut qu'être frappé par le fait que cette traduction « fonctionne ». Sans doute pourrait-on dire qu'elles ont été exigeantes vis-à-vis de leurs lecteurs et lectrices. La traduction des *Trois cents nouvelles*, qui ne met en place aucun dispositif d'allègement anthologique, a fait davantage de concessions à la langue contemporaine. Elle remplace par exemple les « ledit » par un adjectif démonstratif ou possessif, peut-être un moins âpre. Le souhait qui émane de cette dernière traduction est de ne pas rebuter les lecteurs, en prenant en charge un certain effort d'actualisation pour espérer les amener à la lecture d'une œuvre totale, composée de fragments de vie florentines médiévales.

Un problème particulièrement délicat est constitué par les patronymes, les prénoms et les surnoms. Chez Sacchetti, l'inventivité linguistique rejoint une volonté ludique qui aurait justifié l'emploi d'acrobaties traductives. Comme un aveu d'impuissance mêlée de fidélité (ce dont témoignent peut-être les points de suspension¹⁸), les traductrices affirment leur choix d'avoir conservé les prénoms et les noms, sauf lorsqu'ils étaient signifiants ou au fondement d'un jeu de mots. Les *Trois cents nouvelles* font sensiblement le même choix, associant ainsi le renoncement au désir de ne pas rajouter de perplexité aux lecteurs, actant peut-être aussi implicitement que le public de l'édition de 2024 ne sera pas forcément le même que celui de 1984.

Dans les *Tables florentines*, traduction et anthologie se soutiennent. La forme anthologique n'est pas présentée sous l'aspect douloureux du sacrifice nécessaire ou de la

¹⁸ « [...] nous avons décidé de laisser les prénoms en italien... » ; « Nous avons décidé de laisser également en italien les noms patronymiques... », *ibid.*, p. 14.

totalité impossible, mais sous celui, beaucoup plus positif, de la densité thématique : une « chair » littéraire d'autant plus substantielle qu'elle est le fruit d'une élaboration non seulement traductive mais aussi structurelle particulièrement travaillée.

Les nouvelles sont en fait classées dans un ordre absolument indépendant de l'ordre des éditions italiennes. Elles sont constituées en regroupements thématiques qui n'apparaissent pas dans la table des matières mais qui sont discrètement signalés par de brèves présentations, sans titres (les titres étant réservés aux nouvelles) qui explicitent les critères de regroupements. La première section concerne les « usages de la table » (nouvelles 1 à 4)¹⁹, la seconde rassemble des nouvelles dont le thème commun est la substitution des plats (5-8), la troisième tourne autour du thème de l'invitation (9-14), la quatrième autour du personnage récurrent de Basso della Penna (15-16), la cinquième traite de la gourmandise hors des repas (17-19), la sixième des poissons (20-22), la septième des figues (23-25), la huitième des scènes conjugales (26-29) et la dernière de la boisson et de l'ivresse (30-34).

La traduction sert ainsi une entreprise d'édition, ici mise en œuvre comme un « service » rappelant celui de la table. Une table bien mise, essentielle pour mettre en valeur les nouvelles, et pour susciter leur assimilation par le lecteur délicat, peu habitué à une prose difficile, âpre et historiquement éloignée.

Autre ingrédient essentiel : le choix des titres. Ils ont été conçus, avec un plaisir évident, pour ajouter du sel à l'organisation générale, mais aussi pour que les lecteurs puissent goûter le sel des récits eux-mêmes. Certains sont volontiers ludiques, jouent élégamment du double sens : « manger des yeux » par exemple (nouvelle 3, p. 24), où le personnage principal, Volpe degli Altoviti, partageant de petites têtes de chevreaux avec un compagnon, voit ce dernier se réserver les yeux, mets de choix ; il renverse alors ses propres paupières et lui demande de manger ses propres yeux. De même, d'autres titres, « une farce diabolique », « le vol de l'oie », « le bouche-à-bouche ou le crabe libertin », « l'ivresse du combat » jouent aussi sur leur application possible au domaine culinaire. D'autres titres encore évoquent malicieusement des titres de contes ou de fables (« la truite aux œufs d'or », « le rouet, la marmite et le pinceau »), voire de théâtre comique (« l'invité n'était pas celui qu'on croyait », « n'en dégoûtez pas les autres »), ouvrant ainsi la nouvelle médiévale à des genres éloignés dans le temps mais plus familiers au public contemporain. D'autres encore renvoient à une dimension parémiologique (« à bon chat bon rat », « petit poisson deviendra grand », « l'avare ne reçoit pas ») ou inventent des expressions

¹⁹ Les numéros des nouvelles sont ceux du volume, ils ne correspondent pas à la numérotation traditionnelle des éditions italiennes. Une table de correspondance est proposée aux pages 187-188.

qui ressemblent à des expressions figées (« à fourchette tempérée », « manger sec », « les œufs de la honte », « de vigne en verre ») ou à des titres ou des slogans contemporains ainsi soumis à une forme de parodie (« figes joyeuses et tristes figes », « la fourchette et la plume », « dans le vin l'oubli »).

Ces aspects péri-textuels ne sont pas gratuits. Ils servent l'acclimatation contemporaine des nouvelles en déployant, au moyen de références implicites ou explicites, les potentialités du comique florentin. Toutefois, les traductrices (ici éditrices) ne renoncent pas à la portée scientifique et pédagogique de leur propos, tout en cultivant une unité de ton entre nouvelles et péri-texte :

On ne mange pas n'importe quoi avec n'importe qui ; les coutumes locales et les pratiques de convivialité guident les désirs et les rencontres alimentaires. Que peuvent désirer des Florentins, réunis loin de leur cité, sinon des tripes ? Les tripes sont une spécialité encore aujourd'hui fort appréciée à Florence.

En substituant à l'objet convoité un objet de dégoût, il est aisé de créer une situation comique ; la mode culinaire des brouets et des viandes en croûte s'y prête bien. Et on a déjà vu que le dégoût est un bon ressort narratif²⁰.

La brièveté allusive, l'humour, les formulations quasi proverbiales annoncent et prolongent les traits saillants de l'écriture des nouvelles. Les remarques, très simples, relèvent aussi d'une forme de vulgarisation littéraire d'éléments d'anthropologie culturelle du Moyen Âge par ailleurs étudiés dans les travaux d'Odile Redon. La linguiste et l'historienne distillent, de manière extrêmement discrète, mais soigneusement dosée, les traits essentiels d'une anthropologie sociale des usages culinaires : la signification du temps des repas et de la composition de la table, l'opposition et la proximité entre attirance et dégoût, la valeur culturelle des plats, la symbolique religieuse des viandes.

Si l'allusion humoristique et le goût de l'équivoque dominant, les introductions proposent parfois une interprétation particulièrement marquée : c'est le cas de la nouvelle du giletier Bartolino (introduction à la nouvelle 26, « herbe à sauce, herbe à masque », p. 125) à laquelle l'introduction donne un sens sexuel que le texte ne mentionne pas. Ici, le but est de faire place à la question de la dissimulation de la sexualité, de sa présence cachée, que l'entreprise de traduction-édition vient mettre en lumière, comme pour mieux rappeler des refoulements ou des interdits qui constituent le soubassement des sociétés. De même les « bouches » (c'est-à-dire les pinces) du crabe qui saisissent le sexe d'une épouse puis la bouche du mari (nouvelle 28 « Du bouche-à-bouche ou le crabe libertin », p. 133) sont hardiment mise

²⁰ Cf. p. 33.

en relation avec la question des formes légitimes de la sexualité conjugale. En effet, lorsque la nouvelle est lue juste après les autres nouvelles de ce regroupement, elle illustre, selon les termes de la présentation, la nécessité de préserver « sexe précieux et menacé », celui du conjoint ou de la conjointe.

Une grande cohérence, de forme et de fond, anime le volume, celui de la correspondance entre l'écrire et le manger. « Contrainte » d'écriture, jeu avec le lecteur, cette correspondance est dans la droite ligne de la visée traductive : la lecture comme nourriture est une topique médiévale, et Sacchetti joue effectivement, dans une veine comique, de cette métaphore. Les introductions aux nouvelles sont constamment traversées par cette continuité, que l'on retrouve dans les nouvelles où le narrateur utilise des situations historiquement et culturellement codées pour produire du comique en jouant sur la valeur symbolique de la nourriture et des repas comme constructions sociales. Le livre, quant à lui, insinue cette continuité entre l'écrire et le manger dans l'esprit du lecteur et transmet ainsi, du même coup, une thématique importante de la culture médiévale, essentielle pour comprendre l'esprit du texte, et par conséquent, pour en goûter pleinement la traduction.

Les « tables » florentines sont, elles aussi, les tables des repas et la table de travail de l'écrivain ou celles des traductrices. L'ensemble du volume construit ainsi sciemment une proposition interprétative qui est parfaitement formulée dans la postface, intitulée « la fourchette et la plume ». Cette postface récapitule, dans une langue et sous une forme universitaire, les orientations qui sous-tendent la sélection anthologique et la présentation des textes : le rôle central de l'opposition entre attirance et répulsion à partir de laquelle se structurent « le langage des aliments » et « le goût des mots », utilisés pour construire et formuler un idéal de tempérance qui correspond, idéologiquement, à un ensemble de comportements formant le socle de la « civilité urbaine ».

Les lecteurs auxquels on « sert », non seulement la traduction, mais aussi tout l'apparat textuel et la structuration anthologique des nouvelles, sont eux-mêmes amenés à « traduire » les nouvelles dans la langue des sciences historiques, et du même coup à traduire le langage des aliments et leur mise en scène dans celui des rapports sociaux. Traduction vivante, où transparaît le contexte pédagogique originel, où perce un gai savoir tout autant qu'une distance historique et théorique à l'égard d'un hédonisme culinaire dont il importe de déchiffrer les ressorts anthropologiques, les *tables florentines* invitent à prolonger le festin au-delà du texte, et d'y expérimenter sans fin le plaisir de connaître, tout autant que celui de traduire.

Laurent Baggioni (Sorbonne Nouvelle, CERLIM)

Sylvain Trousselard (Université Louis Lumière – Lyon 2)

Troisième partie

Annexes

Photographies



Jacqueline Brunet : éléments biographiques

- Née Jacqueline GUYBON le 5 septembre 1930 à Pierrefeu du Var
- 1951 : ENS Fontenay-aux-Roses (2^e)
- 1954 : Licence d'italien (Sorbonne); 1955 DES (mention Bien); 1956 Agrégation d'italien (2^e)
- 1956-1958 : Professeur dans l'enseignement secondaire à Caen
- 1959-1968 : Assistante d'italien, puis Maître-Assistante (1963) à la Faculté des Lettres de Lyon
- 1969 : Participe à la fondation de Vincennes ; Maître-assistante puis MCF à Paris 8 jusqu'en 1987
- 1985 : Doctorat. Thèse sur travaux sous la direction du Professeur Rochon (CRRRI Renaissance + 7 volumes de la Grammaire) ; intitulé : « Langue, culture et société dans l'Italie des XVI^e et XX^e siècles »
- Professeur à l'Université de Besançon 1987-1995 ; chargée de cours à Paris 8
- 1976-1987 : Chargée de cours à l'université Paris VII pour l'enseignement de l'italien (DEUG, Licence) dans les établissements pénitentiaires de la région parisienne
- Mêmes années : Chargée de cours à l'Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle (dans le cadre d'une convention entre Paris 3 et Paris 8 pour la préparation des concours de recrutement) : selon les années, cours de philologie italienne ou de thème improvisé pour l'oral de l'agrégation d'italien
- Enseigne la philologie pour les agrégatifs à l'ENS Fontenay-Saint Cloud de 1987 à 1996
- Membre du jury de l'ESU (Examen Spécial d'Entrée à l'Université) pour l'Université Paris VII de 1978 à 1984
- Membre du jury de l'ESEU pour l'Université de Franche-Comté de 1989 à 1995
- 1978-1981 : Membre du jury du CAPES d'italien
- 1989-1992 : Membre du Jury de l'agrégation externe d'italien
- 1992-1995 : Présidente du jury du CAPES interne d'italien
- Chevalier de l'Ordre des Palmes Académiques (1979)
- Élu(e) Membre correspondant par la Crusca en 1995 (depuis sa fondation en 1587, il n'y a eu que 35 Français honorés ainsi par la Crusca, et c'est la première femme parmi eux).
- Grande Ufficiale dell'Ordine della Stella d'Italia (22/04/2008)
- Mort de Roland Brunet 2003
- Décès août 2014

Recherches :

- *Grammaire critique de l'italien* (17 volumes publiés aux PUV) + collabore aux travaux de plusieurs séminaires de linguistique (Paris 8, Aarhus, Copenhague)
- Moyen Âge/Renaissance (CIRRI) ; en 1997 elle est chargée par Gallimard de reprendre l'édition française des *Vite* de Vasari, après André Chastel
- CIRRMI : Centre Inter-universitaire de Recherche pour le Recyclage des Maîtres d'Italien, (créé conjointement par deux équipes de Paris 8 Vincennes et Paris 3, Centre inter-universitaire et inter-académique pour la formation initiale et continue des enseignants d'italien) de 1974 à 1979 environ

Activités diverses :

- Programmes Erasmus et Lingua à Paris VIII et Besançon
- SIES présidente de 1986 (Saint-Étienne) à 1990 (Caen). Auparavant, elle en a été la secrétaire (dans les années 70).
- L'entrée de l'italien à l'agrégation de philosophie (tournant 1999-2000)
- APIRP (régionale des profs d'italien de la région parisienne) : Vice-présidente, elle suit régulièrement les réunions. Conférence sur « la grammaire entre norme et usage » le 5 juin 2010.
- A contribué à la renaissance de l'AFPI (Association franc-comtoise des Professeurs d'italien dont elle a été la vice-présidente)
- Vice-Présidente de l'ADLI (Association de Défense de la Langue Italienne)
- AFAUPEP Association Française des Amis de l'Université pour Étrangers de Pérouse ; revue *Perusia*

Bibliographie succincte

Volumes d'hommage

Díaz-Rozzotto, Marcella (éd.), *Hommage à Jacqueline Brunet*, 2 vol., Besançon, Annales littéraires de l'université de Franche-Comté, 1997.

Camugli Gallardo, Catherine, Lazard, Catherine (éd.), *Hommage à Jacqueline Brunet. La déixis par et à travers la traduction - italienne, espagnole, portugaise et roumaine - de Dans le Café de la jeunesse perdue de Patrick Modiano*, in Araujo Carreira, Maria Helena, Teletin, Andreea, *La déixis et son expression dans les langues romanes, Travaux et documents*, 62, 2017, p. 427-546.

Sélection d'ouvrages écrits, dirigés ou co-dirigés par Jacqueline Brunet (classée par ordre chronologique)

Brunet, Jacqueline, *Cours de grammaire descriptive de l'italien*, Paris, Centre de documentation universitaire, 1969.

Brunet, Jacqueline, *Grammaire critique de l'Italien*, 17 vol., Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 1978-2011.

Brunet, Jacqueline, Cassen, Bernard, Châtelet, François et al. (éd.), *Vincennes ou le désir d'apprendre*, Paris, Moreau, 1979.

Brunet, Jacqueline, Redon, Odile (dir.), *Tables florentines : écrire et manger avec Franco Sacchetti*, Paris, Stock, 1984.

Brunet, Jacqueline (dir.), *Le voyageur et la table italienne*, Paris, Université de la Sorbonne-Nouvelle-Paris-III, 1997.

Brunet, Jacqueline, Schmidely, Jack (dir.), *Comprendre les langues romanes : du français à l'espagnol, au portugais, à l'italien et au roumain*, Paris, Chandeigne, 2004.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS DANS LA REVUE PERUSIA ⁽¹⁾
(du numéro 1 au numéro 19)

ARCHITECTURE

PAGLIAI, Alessandro, *Il dovere del ricordo*, n° 16, 2002, p. 26-38.

CINÉMA

CHABOUD, Charles, *Miracle à l'italienne ou Mon cinéma italien*, n° 14, 2000, p. 42-43.

CHANIAL, Françoise, *"La vita è bella". A-t-on le droit de mentir aux enfants ?*, n° 13, 1999, p. 42-43.

GANDEBEUF, Laure et MARX, René, *Le cinéma après Fellini*, n° 8, 1994, p. 2-3.

GALLO, Max, *Le nouveau cinéma italien*, n° 9, 1995, p. 3-4.

MARX, René, *Cinéma italien, Annecy 1992*, n° 7, 1993, p. 5-6.

MIRABELLA, Jean-Claude, *En route vers l'an 2000. Le cinéma italien aujourd'hui*, n° 12, 1998, p. 58-60.

PESENTI ROSSI, Erik, *"L'uomo delle stelle" de Giuseppe Tornatore (1995): entre clichés et nostalgie*, n° 15, 2001, p. 30-45.

PESENTI ROSSI, Erik, *Salambô, Cabiria, Salgari et les guerres puniques : de l'histoire au mythe, entre cinéma et littérature*, n° 16, 2002, p.39-52.

PESENTI ROSSI, Erik, *L'altro italiano. Quelques exemples d'inventions linguistiques dans le cinéma italien*, n° 17, 2003, p. 58-68.

PESENTI ROSSI, Erik, *Le western spaghetti, métaphore de l'Italie des années soixante ?*, n° 18, 2004, p. 37-43.

PESENTI ROSSI, Erik, *Science et cinéma. Images de la science et science-fiction dans le cinéma italien*, n° 19, 2005, p. 37-44.

SACCHELLI, Oreste, *Le cinéma italien aujourd'hui*, n° 13, 1999, p. 40-41.

SERMONETA Alessandro, *Nascita e morte di un film (Il paradiso all'ombra delle spade, Il re degli sciacalli)*, n° 19, 2005, p.18-36.

DIDACTIQUE

BAYLE, Eliane, *Travail pédagogique à partir d'une exposition*, n° 14, 2000, p. 45-49.

CHANIAL, Françoise, *Un poème en classe de langue*, n° 16, 2002, pp.67-69.

COMODI, Anna, *Il teatro nella didattica dell'italiano L2*, n° 14, 2000, pp. 54-57.

⁽¹⁾Ces articles peuvent être consultés à la Bibliothèque de l'Université pour Etrangers, où la revue Perusia est répertoriée depuis 1992.

COSTAMAGNA, Lidia, *La canzone e la didattica dell'italiano*, n° 15, 2001, p. 46-56.

GUERIN, Philippe, *Deux Annonciations toscanes (étude comparée des Annonciations de Simone Martini et de Léonard de Vinci)*, n° 7, 1993, p. 12-31.

IMBERTY, Martine, *L'utilisation de documents vidéo authentiques en classe d'italien*, n° 9, 1995, p. 11-15.

LIVERANI, Fiorella, *"Spulciando" fra i giornali*, n° 7, 1993, p. 7-11.

MAIROT, Catherine, *Art et littérature: une expérience pédagogique*, n° 12, 1998, p. 73-78.

MARTINEZ, Alexandra, *Questionnaires à partir d'une exposition*, n° 14, 2000, p. 50-52.

MIRABELLA, Jean-Claude, *Exploitation d'un extrait de film en cours d'italien*, n° 16, 2002, p. 53-66.

MOREL, Michel, *Rinascimento, il tempo dell'uomo*, n° 18, 2004, p. 45-56.

MOREL, Michel, *Utilisation pédagogique d'un extrait d'Amarcord de Federico Fellini. L'Avvocato*, n° 19, 2005, p. 45-56.

NEGRE-COMBES, Noël, *"Sostiene Pereira". Etude conjointe d'une œuvre littéraire intégrale et de sa transposition cinématographique*, n° 17, 2003, p. 69-73.

HISTOIRE DE L'ART

CUCCINI, Gustavo, *La Fontana Maggiore di Perugia, un monumento dello spirito e della cultura*, n° 13, 1999, p. 29-30.

DE POLI, Luigi, *Mnémosyne au jardin*, n° 13, 1999, p. 33-39.

FEUILLET, Michel, *Les heurts et les malheurs d'un chef-d'oeuvre pérugin*, n° 14, 2000, p. 32-41.

LUNGI, Elvio, *La fontana maggiore*, n° 9, 1995, p. 5-10.

POURCELOT, M., *L'artiste et l'artisan*, n° 12, 1998, p. 55-57.

SILVESTRELLI, Maria Rita, *La cappella dei lombardi in Santa Maria dei Servi a Perugia e la tavola dei Santi Quattro Coronati di Giannicola di Paolo*, n° 15, 2001, p. 23-28.

TOSCANO, Gennaro, *"Et Pérusin, qui si bien couleurs mesle" : à propos de la fortune du Pérugin en France*, n° 12, 1998, p. 47-54.

TOSCANO, Gennaro, *Canaletto, peintre de vedute, et la France*, n° 18, 2004, p. 20-36.

LITTÉRATURE

BOGLIARI, Gianfranco, *Under 25 e Giovani leoni: la "nouvelle vague" italiana (à propos de: Giovani blues, a c. di P.V. TONDELLI, Il lavoro editoriale, 1985, réédité sous le titre Under 25 par Mondadori et de Italiana. Antologia dei nuovi narratori, Mondadori, 1991)*, n° 6, 1992, p. 5-10.

BOGLIARI, Gianfranco, *Tra letteratura e cinema: nuovi scrittori per nuovi registi*, n° 15, 2001, p. 16-22.

- BOGLIARI, Gianfranco, *Tra letteratura e cinema: nuovi scrittori per nuovi registi*, n° 19, 2005, p. 12-17.
- DALARUN, Jacques, *François et Claire. Masculin et féminin dans l'Assise du XIIIe siècle*, n° 16, 2003, p. 40-48.
- LUCIANI, Gérard, *Pérouse et l'Ombrie vues par les voyageurs français des trois derniers siècles*, n° 13, 1999, p. 15-27.
- MORETTINI BURA, Maria Antonietta, *L'immagine della Francia nella narrativa italiana contemporanea (Moravia, Calvino, Sciascia)*, n° 5, 1991, p. 11-24.
- MORETTINI BURA, Maria Antonietta, *Tre scrittrici, tre romanzi (Voci, de Dacia MARAINI, Del perché i porco-spini attraversano la strada, de Carmen COVITO et Passaggio in ombra, de Mariateresa DI LASCIA)*, n° 10, 1996, p.-10.
- MORETTINI BURA, Maria Antonietta, *Spazi geografici e poetici della "Divina Commedia"*, n° 16, 2003, p. 18-39.
- PULETTI, Ruggero, *I problemi della giustizia. Giudizi, ammonimenti, profezie di Leonardo Sciascia*, n° 11, 1997, p. 4-14.
- PULETTI, Ruggero, *Baudolino: fra utopia e apocalisse*, n° 16, 2002, p. 16-25.

MUSIQUE

- MASSIAS, Agnès, *L'esthétique mélodramatique vériste*, n° 11, 1997, p. 15-17.
- RAGNI, Stefano, *Un uomo politico francese alla scoperta della musica italiana. Charles De Brosses : Lettres familières sur l'Italie en 1739 et 1740*, n° 12, 1998, p. 16-46.
- VITALE, Valentina, MAGAT, Michel, BARBANTI, Roberto, *Un album autour de saint François*, n° 17, 2003, p. 49-57.

SOCIÉTÉ

- OLIVIERI, Mario, *Breve e veridico resoconto delle cose d'Italia*, n° 18, 2004, p. 17-19.

TEXTES INÉDITS

- BISSON, Patricia, *Oh! Mah! Toh! Quant'è bella Perugia!*, (poème), n° 14, 2000, p. 60-61.
- CHANIAL, Françoise, *Il maestro del silenzio* (interview du professeur Pietro SCARPELLINI), n° 11, 1997, p.18-21.
- CHANIAL, Françoise, *Chronique*, n° 12, 1998, p. 8-13 ; n° 13, 1999, p. 5-11 ; n° 14, 2000, p. 7-12 ; n° 15, 2001, p. 4-11 ; n° 16, 2002, p. 5-9 ; n° 17, 2003, p. 5-17 ; n° 18, 2004, p. 8-16 ; n° 19, 2005, p. 6-11.
- DE POLI, Luigi, *Le caméscope de Marc Heulaille* (nouvelle), n° 7, 1993, p. 32-35.
- DE POLI, Luigi, *Passions équine* (nouvelle), n° 14, 2000, p. 64-67.
- DUPRE, Claude, *Galeotto fu il menù*, n° 18, 2004, p. 60-61.

HATEM, Huguette, *Six francs* (nouvelle), n° 16, 2002, p.71-75.

HATEM, Huguette, *Le Dôme du Grand Palais*, n° 19, 2005, p. 60.

LABRIOLA, Gina, *La Senna e il clochard* (poème), n° 16, 2002, p. 76-77.

LABRIOLA, Gina, *Storia di tre sorelle e di un fidanzato* (nouvelle), n°17, 2003, p. 74-78.

MAZZA, Enzo, *Poèmes*, présentés par Michel PRUNIER, n° 12, 1998, p. 61-72.

ORSINI, Odile, *Su e giù per Perugia...* (poème), n° 13, 1999, p. 44-45.

ORSINI, Odile, *Di nuovo* (poème), n° 15, 2001, p. 58-59.

REYNAUD, Annie, *Perusia* (poème), n° 14, 200, p. 58-59.

SANTORO, Angelo, *Le don de la pierre* (poème), n° 14, 2000, p. 62-63.

SANTORO, Angelo, *L'eco et Les dix marches de l'amour*, n° 19, 2005, p. 57-58.

SOW, Simone, *La luna trasformista* (poème), n° 11, 1997, p. 22.

THÉÂTRE

HATEM, Huguette, *La coquille vide ou la perversité* (A propos du "Jeu des rôles" de Pirandello), n° 14, 2000, p. 20-28.

MORETTINI BURA, Maria Antonietta, *Le più significative messinscene goldoniane da Visconti ad oggi*, n° 6, 1992, p. 13-24.

RAGNI, Sergio, *Il vero messaggio di Pirandello*, n° 14, 2000, p. 16-19.

TRADUCTION

BRUNET, Roland, *Comment se pose le problème théorique de la traduction ?*, n° 8, 1994, p. 4-9.

HATEM, Huguette, *Traduire la comédie*, n° 8, 1994, p. 10-13.

*
* *

COMPTE RENDUS DE LECTURE

DE POLI, Luigi, *La Maison de vitrail*, L'Harmattan, 1997, par Chantal Tatu, n° 13, 1999, p. 47-49.

Jacopone da Todi, les *Laudi*, Introduction et traduction de Lucienne portier, par Huguette Hatem, n° 10, 1996, p.18.

PISTELLI, Maurizio, *"Il divino testimonio". D'Annunzio e il mito dell'eroica Rinascenza*, par Huguette Hatem, n° 10, 1996, p. 19.

PISTELLI, Maurizio, *Sulle tracce del più famoso commissario di polizia italiano*, par Huguette Hatem, n° 19, 2005, p. 70.

PULETTI, Ruggero, *Il nome della rosa: struttura, forme e temi* (Piero Lacaita Ed., 1995), par Huguette Hatem, n° 10, 1996, p.15-17.

PULETTI, Ruggero, *La storia occulta: il Pendolo di Foucault di Umberto Eco*, par Huguette Hatem, n° 16, 2002, p.80-85.

SERVENTI Silvano, SABBAN Françoise, *Les pâtes. Histoire d'une culture univer-selle*, par Jacqueline Brunet, n° 16, 2002, p. 85-88.

SILVESTRINI, M., BURA, C., CHIACCHELLA, E., GIUNTI ARMANNI, V., PAVESE, R., *L'italiano e l'Italia. Grammatica con note di stile*, par Jacqueline Brunet, n° 10, 1996, p. 20-24.

*
* *

TEXTES ÉCRITS PAR LES ÉLÈVES ET ÉTUDIANTS BOURSIERS (à partir du n° 14)

AUDON, Nicolas, *Passeggiata per i rioni di Perugia*, n° 15, 2001, p. 61-62.

BENJABALLAH, Madiha, *De rencontres en rencontres*, n° 16, 2002, p.78-79.

BOES Cathy, *Le festival Umbria Jazz*, n° 19, 2005, p. 62.

BOUCHUT, Adeline, *Gli etruschi*, n° 14, 2000, p. 68-69.

CHATEL, Catherine, *La guerra del sale, ovvero il peso della memoria collettiva?*, n° 19, 2005, p.63.

FRIGAU, Céline, *Poesia umbra contemporanea. Ilde Arcelli, Daniela Margheriti*, n° 15, 2001, p. 63-67.

FRISCIA Florence, *Vino e gastronomia in Umbria*, n° 19, 2005, p.65.

MAIROT, Vanessa, *Histoire de truffes*, n° 18, 2004, p. 57-59.

MAYNERIS, Florian, *Assisi, basilica risuscitata*, n° 15, 2001, p.68-69.

MONZAT, Jean-Marie, *Villa Mori*, n° 19, 2005, p.67.

POMES, Mylène, *La Casa della Studentessa de Pérouse*, n° 14, 2000, p. 73.

ROPELE, Fabrice, *Mir, un artista perugino*, n° 17, 2003, p. 79-80.

RUMIZ, Manon, *La littérature à Trieste*, n° 19, 2005, p.68.

TRIMAILLE, Delphine, *Fontana di Perugia*, n° 14, 2000, p. 69-71.

CONGRÈS DE LA SIES SORBONNE NOUVELLE 23 — 25 MAI 2024

Eduardo Kobra, *David* (Massa Carrara)



Organisation Congrès SIES :
**Laurent Baggioni, Francesca Belviso,
Maria Pia De Paulis, Fiona Lejosne**

Organisation journée d'études :
Pascale Budillon Puma, Laurent Baggioni



**Sorbonne
Nouvelle**

LECEMO - EA 3979
les cultures de l'Europe
méditerranéenne
occidentale



SIES
Société des Italianistes
de l'Occident

Journée d'études en hommage à Jacqueline Brunet L'italianisme est un sport de combat

Sous le haut patronage de l'Accademia della Crusca

Maison de la recherche - **Salle Athéna** — 4 rue des Irlandais 75005 Paris

9h — Accueil des participant.e.s

9h30 — Présentation, introduction : Pascale Budillon Puma (univ. Paris Est Créteil), Huguette Weil-Hatem

PREMIÈRE PARTIE

Défendre et faire rayonner l'italien : le sens d'un engagement Une enseignante et ses collègues (dans le supérieur et le secondaire)

10h-11h — Témoignages

- 1) **Les années à Lyon** : Michel Morel, Jean-Louis Roussin (ancien IPR d'italien)
- 2) **Les années Vincennes-Paris 8 et la Grammaire critique de l'italien** : Antonio Bechelloni (univ. Lille), Pascale Budillon Puma, Michel Morel, Ercolina Zabarino (univ. Paris 8)

11h-11h15 — pause

11h15-12h — Témoignages (suite)

- 3) **Les années Besançon** : Antonio Bechelloni, Marie Anne Corbel Mollaret (univ. Franche Comté), Marcella Diaz Rozzotto (univ. Franche Comté)
- 4) **Les rapports avec l'enseignement secondaire et Perugia** : Patrizia Bisson, Huguette Weil-Hatem

12h-12h20 — **L'italien à l'agrégation de philosophie** : Didier Ottaviani (ENS de Lyon)

12h30 - 14h — Déjeuner (buffet)

DEUXIÈME PARTIE

Le travail scientifique : pratique, apport, rencontres

Modérateur : Frank Floricic (univ. Sorbonne Nouvelle)

14h00 — **Des corpus aux phénomènes. Ampleur et actualité d'une approche alors avant-gardiste** : Catherine Camugli Gallardo (univ. Paris Nanterre)

14h20 — **Le regard comparatiste de Jacqueline Brunet et son apport à la linguistique des langues romanes** : Maria Helena Araújo Carreira (univ. Paris 8)

14h40 — **Jacqueline Brunet, la précieuse linguiste collègue et amie** : Mathée Giacomo Marcellesi (univ. Sorbonne Nouvelle)

15h — **Lecture de la lettre de Maurizio Dardano** (Accademia della Crusca)

15h15 — Discussion

15h15-15h30 — pause

Enseigner et traduire avec Jacqueline Brunet aujourd'hui

15h30 — **D'une formation à l'autre : la linguistique historique enseignée par Jacqueline Brunet à l'heure des nouvelles pédagogies** : Cécile Terreaux-Scotto (univ. Grenoble Alpes)

16h — **Traduire Sacchetti après Jacqueline Brunet** : Laurent Baggioni (univ. Sorbonne Nouvelle) et Sylvain Trousselard (univ. Lyon 2)

16h30 — **Discussion**

17h30 — *Fin des travaux*

18h — **Réunion du comité SIES** (Maison de la Recherche, salle du LECEMO/Mezzanine)

20h — *Dîner dans le quartier latin (à la charge des participants)*

VENDREDI 24 MAI

Réunions de l'assemblée générale

Campus Nation - **Salle B011** — 8 avenue de Saint-Mandé 75012 Paris

9h — **Accueil des participant.e.s**

9h30 — **Début des travaux de l'Assemblée générale**

- 1) Ouverture du Congrès
- 2) Proposition du Comité sur les procurations
- 3) Rapport moral des trois président.e.s
- 4) Adoption du P.V. de l'Assemblée générale 2023
- 5) Bilan financier et question des adhésions
- 6) Préparation des élections : appel à candidatures
- 7) Ouverture des candidatures pour le Congrès 2025
- 8) Présentation du nouveau site SIES

11h30 — **Inauguration officielle du Congrès**

12h30-14h — *Cocktail déjeunatoire*

14h — **Suite des travaux de l'Assemblée Générale**

- 1) Partage d'expériences projets recherche et AAP
- 2) Bilan CNU – qualifications
- 3) Bilan Campagne recrutements 2024
- 4) Concours : échanges autour du projet de nouveau CAPES
- 5) Concours : proposition de l'introduction d'une question liée aux arts
- 6) ADI – Congrès Italianisti nel Mondo (pour information)
- 7) Elections

18h30-19h30 — **Projection-débat proposée par les étudiantes de Master du département d'Etudes Italiennes et Roumaines de la Sorbonne Nouvelle**, Iseult Depoorter, Rossella Lamarro, Giulia Smeriglio, Amy Toure (Salle de cinéma BR 10, rez-de-jardin)

20h — *Dîner de gala dans le quartier Nation*

SAMEDI 25 MAI

Campus Nation — 8 avenue de Saint-Mandé 75012 Paris

9h — Accueil des participant.e.s (cafétéria du personnel, salle A609)

9h30-12h30 — Ateliers concours et autres ateliers (à confirmer)

Salles B303 - B306 - B310

Déjeuner (*buffet*)

14h-16h — Fin des travaux de l'Assemblée générale

Salle B454

- 1) Proclamation des résultats des élections
- 2) Réunion de la Tripartite

CONGRÈS DE LA SIES SORBONNE NOUVELLE 23 — 25 MAI 2024



23 mai : Salle Athéna (Maison de la recherche - 4, rue des Irlandais 75005 Paris)

24 mai : Salle B011 (Campus Nation - 8 avenue de Saint-Mandé 75012 Paris)

25 mai : Salle B454 (Campus Nation - 8 avenue de Saint-Mandé 75012 Paris)